

# **Cul sec**

Suivi de

## **La passivité d'Antoine dans *L'hiver au cœur d'André Major***

Nicolas Charette

Département de langue et littérature françaises  
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill  
en vue de l'obtention du diplôme de  
Maîtrise ès Lettres

Septembre 2006



Library and  
Archives Canada

Published Heritage  
Branch

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

Bibliothèque et  
Archives Canada

Direction du  
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*  
ISBN: 978-0-494-28545-9

*Our file* *Notre référence*  
ISBN: 978-0-494-28545-9

#### NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

#### AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

\*\*  
Canada

## Résumé

Deux parties composent ce mémoire. La première, intitulée *Cul sec*, est un recueil de cinq nouvelles tournant autour des thèmes de l'alcool et de l'ivresse. Ces nouvelles mettent en scène plusieurs personnages entretenant différents rapports à l'alcool, que ceux-ci soient négatifs ou positifs. Le but de cette création n'était pas de définir les causes de la consommation, mais plutôt de créer des atmosphères et d'exposer des comportements distinctifs en rapport avec l'alcool. Les personnages que nous avons conçus se démarquent également par leur passivité face aux conflits qui les habitent.

La deuxième partie est une étude de personnage intitulée *La passivité d'Antoine dans L'hiver au cœur d'André Major*. Plus spécifiquement, il s'agit d'une analyse du conflit que vit le héros entre son désir pour une femme et un vieil idéal romantique de solitude, conflit qui viendra troubler son caractère passif et qui se répercutea significativement dans son travail d'écrivain.

## Abstract

Two parts constitute this thesis. The first part, titled *Cul sec*, consists of five short stories revolving around the themes of alcohol and inebriation. These short stories contain characters having different relations to alcohol, be they negative or positive. The goal of this creation wasn't to explain or identify causes of alcohol consumption, but rather to build atmospheres and to expose various behaviours related to alcohol. Our characters also distinguish themselves for their passiveness, particularly regarding some problems they have to face.

The second part of the thesis is a character study of Antoine in André Major's *Winter of a Heart*. More specifically, it is an analysis of the interior conflict he lives between his desire for a woman and an old romantic ideal of solitariness, conflict that will alter the apparent passiveness of the character and that will influence his work as a writer.

## Remerciements

Je remercie Yvon Rivard pour ses conseils, ses encouragements et son regard avisé. Je remercie également Michel Biron pour sa franchise critique, sa rigueur et pour m'avoir appris à ne pas trop m'égarer du texte. Enfin, merci à Marie-Claude Provost pour ses nombreuses corrections, sa patience et sa chaleureuse présence.

# TABLE DES MATIÈRES

## I. Partie création du mémoire

a. <i>Cul sec</i> .....	p. 1
i. La vie en rose.....	p. 2
ii. Jour de chance.....	p. 14
iii. Une mince affaire.....	p. 30
iv. Trou de mémoire.....	p. 42
v. Propre.....	p. 60

## II. Partie critique du mémoire

a. La passivité d'Antoine dans <i>L'hiver au cœur</i> d'André Major.....	p. 69
i. L'ouverture d'une parenthèse.....	p. 70
ii. Antoine le passif.....	p. 73
iii. De la quête à l'errance.....	p. 79
iv. Hésitant entre la vie et un idéal.....	p. 86
1. Le désir.....	p. 86
2. L'idéal de la solitude.....	p. 89
3. L'écriture comme lieu du conflit.....	p. 98
v. La tension apaisée.....	p. 106
vi. La parenthèse se referme.....	p. 111
vii. Bibliographie.....	p. 114

# ***CUL SEC***

Nouvelles

Partie création du mémoire

## La vie en rose

Devant le miroir, Yvette s'assurait de la ferme rondeur de sa coiffure; elle appuya délicatement la main sur sa solide boule de cheveux crépus. Elle examina ensuite son visage sous plusieurs angles. Le fond de teint tenait bon, mais il fallait remettre du rouge à lèvres. Lorsqu'elle fouillait de sa main charnue dans sa trousse de maquillage, les mascaras, fards, crayons et rouges à lèvre se mélangeaient en un léger bruit de pacotille. Elle mit une généreuse couche de rouge sur ses lèvres et fit un baiser vers son reflet dans le miroir. Elle sortit ensuite un crayon noir de sa trousse et dessina un petit grain de beauté sur sa joue, au-dessus de sa bouche. Elle trouvait que cela lui donnait un petit air de vedette de cinéma. Il faut bien se faire plaisir et rêver un peu, se disait-elle. Ça ne fait de mal à personne que d'être coquette de temps à autre. Elle pouffa d'un rire nerveux en éteignant la lumière. Si Gaston était là, pensa-t-elle, il aurait sûrement dit : « Viens icitte que j't'embrasse, ma belle fofolle! ». À cette pensée, Yvette s'affaira tout de suite à la cuisine et passa la guenille sur tous les comptoirs en mélamine, pourtant déjà impeccables.

La maison était en ordre, mais Yvette y trouvait toujours quelque chose à faire. De vieilles photos à classer dans des albums, des plantes à changer de pot, des boîtes poussiéreuses dans le grenier à rouvrir pour en identifier le contenu, des petits meubles à changer de place (« Juste pour changer d'air! », disait-elle)... Et toujours cet époussetage! Elle ne comprenait pas pourquoi tant de poussières entraient dans leur maison. La pollution y était sûrement pour quelque chose, elle en était certaine.

Yvette avait sorti le balai Oscar. Elle balayait lentement, absorbée par cette tâche quotidienne, glissant l'ingénieux triangle de poils dans tous les recoins. Elle tira le confituriер pour y balayer en arrière. Elle adorait ce petit meuble en bois; elle l'ouvrait souvent pour en sentir l'intérieur. Gaston l'avait construit l'année de leur mariage, il y avait de cela trente-quatre ans. Elle débarra la serrure à l'aide de la vieille clé en bronze, au panneton à deux dents, qu'elle gardait toujours sur elle. La petite porte couinait en ouvrant, puis immanquablement, la forte odeur du pin verni l'enveloppait et éveillait en elle, pour un moment, le bonheur flou d'une époque révolue. De vagues réminiscences remuaient malgré elle dans sa mémoire : quelque chose comme les crépitements d'un feu, l'écho sourd de bouteilles qui s'entrechoquent ou le clapotis des vagues d'un lac. Peut-être même la chaude voix de Gaston? Elle n'aurait pas su dire... Tout cela était doux, mais fugace, se dérobant à elle tout juste avant d'atteindre sa conscience, comme si l'odeur du confituriер ne faisait qu'effleurer sa mémoire, la chatouillant sans jamais y évoquer un souvenir durable. Yvette huma le parfum viril et réconfortant du bois mûri une autre fois avant d'ouvrir les yeux. Elle aperçut quelques poussières qui s'étaient posées sur la bouteille de *St-Rémi*. Elle retourna à la cuisine pour prendre un linge humide, qu'elle passa ensuite sur chacune des neuf bouteilles en regardant le liquide ambré s'agiter à travers la lumière du soleil. Parfois, le cognac glougloutait sourdement dans sa bouteille, entre les mains d'Yvette. C'était un son discret, doux comme un murmure. Elle replaça méticuleusement les bouteilles à l'intérieur du confituriер, respirant une dernière fois l'odeur du pin vieilli avant de le barrer.

Le ménage du rez-de-chaussée achevait lorsque Suzanne appela. Yvette mit sa guenille dans le seau d'eau chaude, enleva ses gants en caoutchouc jaunes et quitta son plancher pour aller répondre :

- Salut Yvette, c'est Suzanne! Ça va?
- Allo! Ben oui ça va, ben oui...
- Heille, y fais-tu assez beau à ton goût ma belle?
- Ben oui, le soleil est sorti pour de bon, faut croire! Va falloir que je fasse attention avec mon allergie; j'ai assez la peau sensible!
- Ben oui, va falloir... J'suis allée prendre un p'tit café avec Denise pis Rollande...
- Ah oui? Vous êtes allées où?
- Au Tim... T'aurais-tu aimé venir? Maudit! J'étais assez à course que j'ai même pas pensé t'appeler. J'en avais par-dessus à tête avec mes commissions pis là j'ai croisé Denise... pis là a m'a invitée... T'aurais-tu aimé venir? C'était juste un p'tit café! répondit Suzanne, visiblement honteuse.
- Non, non... C'est pas pour ça que j'disais ça Suzanne. J'ai tellement de ménage à faire... Notre maison est assez sale! J'ai juste dit ça pour jaser... C'était juste pour jaser... Denise pis Rollande vont bien?
- Oh oui! Le plus jeune à Denise s'en va en droit l'automne prochain. Te rends-tu compte! Un autre p'tit Gauthier qui va être avocat!
- Ah ben! C't'une bonne nouvelle ça... Denise doit être fière... répliqua Yvette, sur un ton peu convaincu.
- Certain qu'est fière!

- Ben oui... C'est sûr...
- Rollande, elle, a va bien, comme d'habitude... A pas à se plaindre, tsé... Son homme commence à prendre du mieux. Y trouve quand même ça dur de pas travailler... Y parait qui bizoune en masse dans maison! Rollande y trouve des choses à faire...
- Ah ben tant mieux, tant mieux...
- Ben oui...
- ...
- Pis toi Yvette? Dis-moi pas que t'es encore dans le ménage! Y m'semble qu'à doit commencer à être propre ta maison! demanda nerveusement Suzanne.
- Ben y faut, y faut! Ça se fera pas tout seul ça, tsé! Faut ben que quelqu'un l'fasse! répondit Yvette en haussant le ton.
- Ben oui mais ma pauvre Yvette... Tu peux pas passer tes journées à faire du ménage... C'est pas sain ça! Y faut que tu sortes un peu! T'es sûre que t'aurais pas aimé ça venir prendre un p'tit café avec nous autres? Heille, j'm'excuse encore ma belle Yvette... J'te dis, j'étais tellement pressée! J'avais tellement la tête ailleurs que j'ai même pas pensé t'inviter; j'y ai pas pensé pantoute...
- Non, non, c'pas grave. J'te dis Suzanne c'est pas grave. T'es ben fine... C'était ben sale icitte anyway. Je sais pas ce qui passe dans le coin ces temps-citte, mais y'a d'la poussière, ça pas de bon sang! Ça doit être à cause des rues que la ville balaye! Hihih!
- Ben oui, peut-être... Heille, mais j'pense à ça Yvette, tu pourrais venir avec moé pis Germain au Bingo à soir!

- Ouf... Tsé chu ben fatigué moé le soir... Pis avec toute c'te boucane-là dans salle... Je sais pas Suzanne, j'pense pas...
- Ben voyons, Yvette! Tu venais toujours avant, pis la boucane te faisait pas un pli! Chu sûre que t'aurais du fun! Ça te changerait les idées. Tu sors pus ma belle! On se voit pus!
- Je sais pas, Yvette... C'est ben gentil... Y me reste pas mal de ménage en plus...
- Arrête-moi ça le ménage, ma belle! Faut pas virer folle avec ça!
- Je sais pas trop Suzanne, chu fatiguée pas mal...
- Ok. Écoute, ma belle Yvette. Finis ton ménage, moé j'vas aller arroser mon rôti. J'te rappelle après souper. Pense à ça...
- Ok Suzanne, j'vas y penser...
- Fais un p'tit effort. Tu sais ben que Gaston aimerait pas ça te voir t'enfermer de même, hein?
- On le sait pas ça. On peut pas savoir! affirma Yvette.
- ... Ok ma belle... Pense à ça pis j'te rappelle, ok?
- Ok, Suzanne.
- Salut là. À tantôt!
- À tantôt.

Yvette raccrocha et garda sa main sur le combiné du téléphone pendant quelques secondes, complètement immobile. Elle regardait vaguement les carreaux en acrylique bruns et noirs du plancher de la cuisine. Les sillons d'eau savonneuse laissés par la guenille séchaient lentement sous les rayons du soleil. Son ventre gargouilla et la sortit de

cette torpeur momentanée. Elle mit les doigts de sa main sous son nez; ils sentaient le caoutchouc. Elle retourna au seau d'eau chaude savonneuse et s'agenouilla pour continuer sa besogne.

Quand le plancher fut lavé, Yvette prépara une salade. Elle y mit une tomate, la moitié d'un concombre anglais, une pomme McIntosh et de l'oignon rouge. Aucune vinaigrette. Une fois la salade terminée, elle nettoya tout de suite son couteau et sa planche à découper. Elle mangea debout, appuyée sur le long comptoir en mélamine, portant son regard vers le salon propre entre chaque bouchée, vérifiant si les tâches qu'elle s'était fixées étaient accomplies. Elle lava ensuite son bol et sa fourchette, essuya la vaisselle et passa la guenille sur tous les comptoirs. Elle en profita aussi pour nettoyer la porte du réfrigérateur. Elle eut l'idée d'en nettoyer l'intérieur, mais elle se ravisa, résolue toutefois à accomplir cette tâche le lendemain. Enfin, elle fit couler l'eau du bain.

Les vapeurs d'eau chaude montaient dans la salle de bains, embuant la robinetterie argentée du grand bain sur pattes. Les flammes discrètes de trois chandelles mauves éclairaient la pièce, embaumant celle-ci d'un léger parfum de lilas. Yvette, encore maquillée, était vêtue de sa robe de chambre en ratine blanche. Elle saupoudra du sel de mer sur l'eau immobile et l'agita doucement de sa main. Elle accrocha sa robe de chambre derrière la porte et entra lentement dans l'eau chaude. Quand la sonnerie du téléphone retentit dans la maison, Yvette leva la tête, causant de faibles remous dans l'eau calme, puis elle referma les yeux et reposa sa tête sur le petit coussin imperméable bleu poudre.

Le grand salon s'était assombri. On entendait les cris de quelques gamins dans la rue. La grande aiguille de l'horloge, en trottant, émettait un faible tic-tac. Il était 20 :15. Dans la salle de bains, Yvette sursauta, surprise de s'être endormie. Sa joue avait touché l'eau, qui s'était totalement attiédie, et elle frissonna à l'idée qu'elle aurait pu se noyer. Qui aurait trouvé mon cadavre? se demanda-t-elle, gênée de penser qu'on l'aurait vue toute nue. Elle se glissa au fond du bain. Ses cheveux crépus, en entrant dans l'eau, se démêlaient lentement, comme des cristaux de neige qui fondent. Au fond du bain, sous l'eau, elle ouvrit les yeux et fixa le plafond quelques secondes. La main posée sur son ventre, elle tenta d'imaginer ce que devait être la sensation d'un bébé qui donne des coups de l'intérieur. Elle remonta à la surface pour reprendre son souffle. Assise dans l'eau tiède, Yvette sentit que quelque chose commençait à lui serrer le ventre, comme un petit point. Cela faisait plusieurs soirées de suite qu'elle ressentait cela. Elle passa la main dans ses cheveux mouillés et pensa que sa tête devait être affreuse, ainsi décoiffée et démaquillée. Elle souffla sur les chandelles, tira le bouchon par la petite chaînette et sortit du bain, en prenant bien soin de se sécher sur le tapis de bain pour ne pas mouiller le plancher.

Yvette s'était démaquillée à la lumière fuyante de l'aurore. Habituellement, elle serait allée au lit vers cette heure et aurait lu jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Elle avait toujours adoré ces merveilleux romans d'amour, qu'elle achetait régulièrement chez Jean Coutu. À coup sûr, elle trouvait sommeil, mêlant à ses rêves les fictions qu'elle avait sous les yeux. Parfois, Gaston lui apparaissait, la tête haute et droite, le coffre bombé, le regard assuré; il lui disait qu'il l'aimait, qu'elle était la « meilleure bonne femme de tout St-Jérôme » et qu'il pensait toujours à elle. Il cognait à la porte, un bouquet de roses à la

main, tout bonnement, comme s'il était toujours vivant; il l'emménait pique-niquer à la campagne, près du lac Paquin; il lui faisait l'amour, lentement, à la belle étoile, en lui murmurant des gentillesses... Et toujours au moment où elle comprenait qu'elle rêvait, elle se réveillait brusquement, complètement chamboulée, un frisson lui déchirant le dos, comme si un cauchemar allait débuter, alors qu'en fait le soleil entrait timidement dans la chambre à coucher et lui effleurait le visage. Mais cette soirée-là, toutefois, Yvette ne se mit pas au lit tout de suite. Ces dernières nuits, son sommeil avait été ardu. Le petit point dans son ventre revenait assidûment après souper, lorsque les tâches ménagères étaient terminées. Insidieusement, cette masse obscure semblait vouloir monter. Même après le calme de son bain, elle sentait son souffle s'écourter, comme si l'air devenait plus dense, plus difficile à respirer.

Elle décida de se préparer une tisane. Elle alluma la lumière de la cuisine et ouvrit la petite boîte en chêne qui était sur le four à micro-ondes. Les sachets de tisanes y étaient disposés dans de petits compartiments : orange et pamplemousse, menthe poivrée, canneberge et cerise, camomille, citron, kiwi et fraise... Yvette prit un sachet de tisane à la menthe et brancha la bouilloire sur la prise électrique de la cuisinière. En voulant prendre une tasse, elle porta attention aux ballons à cognac, tout au fond de l'armoire. Comme ils étaient poussiéreux! Yvette se demanda comment elle avait bien pu négliger ces belles verreries. Pendant que la bouilloire commençait à fumer, elle sortit les quatre gros ballons à cognac. Elle prit un linge propre dans le tiroir et le passa scrupuleusement sur les verres, levant chacun d'eux face à la lumière afin de s'assurer qu'aucune poussière n'y subsistait. Elle rangea les verres propres, mais laissa le dernier sur le comptoir, se disant qu'un petit verre de cognac l'aiderait peut-être à s'endormir. Elle débrancha la

bouilloire. Yvette ne buvait que rarement, du vin parfois dans les occasions spéciales. L'alcool la grisait rapidement. Rarement, elle avait accompagné Gaston lorsqu'il sirotait son verre de cognac à la brunante. Elle ne pouvait d'ailleurs pas comprendre que quelqu'un puisse apprécier cet alcool fort, qui lui râpait la gorge. Néanmoins, elle était certaine que cela l'aiderait à s'endormir, quitte à grimacer le temps d'une gorgée. Yvette prit le ballon à cognac, éteignit la lumière de la cuisine et alla au salon. Elle posa son verre sur le confitier, sortit sa vieille clé en bronze et débarra la serrure. Accroupie devant les bouteilles de cognac, elle observa les *Augier, Audry, Pierre Ferrand, Martell* pendant quelques secondes, réconfortée par l'odeur du bois verni. Elle choisit une bouteille neuve *Gaston de Lagrange*. Elle fut surprise de n'avoir jamais remarqué qu'il existait un cognac qui portait le même nom que son mari. Elle pouffa d'un rire court et aigu en dévissant le bouchon de la bouteille. Elle remplit son verre à moitié, puis se retourna vers la cuisine, faisant tourner le cognac dans le ballon, comme Gaston le faisait. Le soupir qu'elle échappa se dissipa dans le calme de la maison sombre. Un silence feutré régnait sur les meubles ombragés de noir et de gris bleuté.

Yvette porta le verre à sa bouche et mouilla ses lèvres. Pour la première fois, elle crut comprendre ce que Gaston voulait dire lorsqu'il parlait du goût sucré du cognac. Elle savoura ce goût nouveau, sans grimacer, en remuant les lèvres et en y passant discrètement sa langue. Enfin, elle avala une petite gorgée. Le cognac descendit brutalement dans sa gorge; Yvette serra les dents et plissa les yeux. Elle inspira profondément et avala sa salive soudainement devenue abondante. Une sensation de chaleur naquit dans son ventre et monta jusqu'à sa poitrine, se propageant même aux épaules, comme un frisson chaud. En expirant, elle savoura encore le goût sucré de

l'alcool et elle s'en mouilla les lèvres à nouveau. Le point qu'elle avait au ventre s'adoucit. Elle posa son verre pour aller à la table tournante, devant la grande fenêtre du salon. Elle fouilla dans sa collection de quarante-cinq tours et sortit enfin un disque d'Édith Piaf. Lorsque l'aiguille du bras mobile toucha la surface du disque, un crissement sortit bruyamment des deux vieux haut-parleurs; Yvette diminua le volume de l'électrophone et alla remplir son verre de cognac. Elle s'assit sur l'antique chaise berçante et avala une autre gorgée de cognac.

Yvette se berçait lentement en sirotant son cognac. Rendue à la moitié de son deuxième verre, elle se sentait déjà grise; elle sentait ses jambes se ramollir. Bien que ses idées fussent étonnamment claires, une étrange fébrilité dans son torse, ses épaules et son cou lui rappelait qu'elle avait bu. Par moments, la musique provoquait en elle d'agréables frissons. La boule dans son ventre avait complètement disparu et elle s'esclaffa de rire. Elle porta immédiatement la main à sa bouche, gênée par cet excès soudain de vitalité. Ses joues avaient rougi. Elle se berçait maintenant plus rapidement, légèrement excitée. Elle passait ses doigts délicats dans son cou, effleurant sa peau devenue étrangement sensible. Elle ne pensait plus à son ménage, ni à ses cheveux défaits, ni à son visage dénudé. Elle se sentait légère comme une fleur. Elle ne pouvait pas se rappeler la dernière fois qu'elle avait bu. Jamais, depuis que Gaston était mort, elle ne s'était sentie aussi vivante, comme si la vie pétillait et montait en elle, comme si elle voulait déborder. Elle se leva pour remplir à nouveau son verre.

La bouteille de cognac, en s'écoulant, glougloutait en un son mat. Le verre était rempli à ras bord. Sans le remarquer, Yvette échappa un peu de cognac sur sa robe de

chambre en s'asseyant. Elle porta immédiatement le verre plein à ses lèvres. C'est à ce moment qu'Édith Piaf entonna « La vie en rose » :

*Quand il me prend dans ses bras,*

*qu'il me parle tout bas,*

*je vois la vie en rose...*

Quand elle entendit ces paroles, le souvenir de Gaston monta en Yvette comme une envie de pleurer. Elle imagina soudainement le visage de son amoureux avec une étonnante clarté. Il lui souriait sincèrement. La boule réapparut dans son ventre, à une intensité inégalée, et monta lentement vers sa gorge. Elle se rappela ces jours pénibles passés à l'hôpital, quelques semaines après qu'une tumeur maligne eut été repérée dans le foie de Gaston. Elle revoyait son visage émacié mais serein, qui lui souriait, qui lui disait que tout irait pour le mieux, pendant qu'elle s'efforçait de ne pas pleurer, se disant qu'elle se devait d'être forte et ne pouvant encore admettre que la mort arrivait. Son beau Gaston, le plus galant des hommes... Pendant qu'elle revoyait Gaston lui sourire, elle sentait sa gorge se serrer. Elle avait cessé de se bercer. Elle déposa son verre de cognac sur le confitier et posa ses mains nerveuses sur les bras de la chaise, voulant se lever pour aller éteindre le tourne-disque. À ce moment, la voix puissante d'Édith Piaf reprit son célèbre refrain :

*Quand il me prend dans ses bras,*

*qu'il me parle tout bas,*

*je vois la vie en rose...*

Alors Yvette se reposa sur le dossier et pouffa à nouveau d'un rire aigu. Elle expira profondément, entre ses lèvres tremblantes qui formaient maintenant un rictus. Elle regarda autour, cherchant en vain un sens à ce qui se produisait en elle. Son regard s'arrêta sur les feuilles de l'hibiscus, près du confiturier ouvert, puis ses yeux s'embrouillèrent de larmes, et enfin, elle se mit à pleurer.

## Jour de chance

Miss Fox 2004 avait décidément de fabuleux nichons, pensa Ronnie. C'était sans aucun doute la femme la plus excitante des magazines de ce mois-ci, peut-être même de l'année toute entière. Il remit la revue sur l'étalage, à l'arrière des autres revues, car un client approchait dans le stationnement du magasin, sous la lumière du lampadaire. Ronnie reconnut la silhouette de Mme Boissy, malgré la bruine automnale qui grisaillait les formes assombries par la nuit. Il recentra son érection à travers son pantalon de travail beige, sous son énorme bedaine, de sorte qu'elle n'était plus apparente quand madame Boissy entra dans le dépanneur. Un son de cloche électronique résonna dans le magasin lorsque la porte s'ouvrit :

- Bonsoir Mme Boissy ! Êtes-vous enfin millionnaire ?
- Ben non, ben non.... répondit-elle comme d'habitude.

Elle se dirigea vers le frigidaire à bières pendant que Ronnie prit place derrière son comptoir tout en grattant sa barbe négligée et son ample moustache. Il jeta un coup d'œil sur les aiguilles noires de l'horloge au-dessus de la porte. Il était 21 :50. Son quart de travail se terminait à 23 :00. Dans une heure et demie, il serait enfin chez lui. Lorsque son regard croisa la noirceur de la nuit à travers la grande vitrine, il remarqua que des taches de doigt gras étaient imprimées sur ses lunettes. Il retira ses lunettes et expira sur ses lentilles en un son craché. Il frotta le verre embué avec l'ourlet de son chandail qu'il sortit

de son pantalon. Tout en frottant, il zieutait distraitemment dans le stationnement. Il y voyait tout embrouillé :

- J'veais prendre deux Poker, cinq Bingo pis dix 6/49 avec extra... Pis enwèye donc un p'tit Gagnant à vie avec ça, hein mon grand ?
- Oui oui, j'étais dans la lune... J'veous donne ça tout suite Madame Boissy !

Il remit ses lunettes sur son gros nez rond et passa les articles devant le lecteur optique, sous le regard suspicieux de Mme Boissy. Du lait, du pain et une grosse quille de bière Labatt 50. Mme Boissy lui tendit alors deux gratteux sans dire un mot ni lever la tête. Ronnie les inséra dans la valideuse bleue Loto-Québec. Le son du billet gagnant retentit deux fois dans le magasin. Deux dollars chacun. Il fit ensuite imprimer un long billet de 6/49 et sortit les autres billets de loterie du présentoir sous le comptoir vitré, où ils étaient impeccablement exposés. Mme Boissy les rangea dans sa sacoche en faux cuir rouge. Elle devait avoir 70 ans, estimait Ronnie, qui avait jugé de son âge à partir des profondes rides qui creusaient son visage maigre autour de la bouche et des yeux. Sa peau tombait mollement sous sa mâchoire et sous ses coudes, lorsque ceux-ci étaient apparents l'été. Cette nuit-là, elle était pauvrement vêtue d'un vieux veston en laine brune et d'un pantalon en coton ouaté gris chiné. Elle portait des bottes de pluie presque en tout temps, même lorsqu'il ne pleuvait pas. Plusieurs brins rebelles s'élevaient avec raideur de sa chevelure grise et sèche. Ronnie mit tous les articles dans un sac en plastique avec une impressionnante rapidité :

- Ça va faire 34.54\$ s.v.p.

- T'as soustrait mes billets gagnants, là ? Parce que l'autre fois ton boss avait oublié... Y dit qu'y a pas fait exprès, mais...
- Oui Mme Boissy, j'ai soustrait les billets, s'empressa de dire Ronnie sur un ton toutefois très calme.
- Maudit que c'est cher ! fit-elle en prenant son sac et en affichant une légère moue.

Il la regarda partir, pensant qu'elle n'avait pas l'air encore saoule, ce qui signifiait qu'elle allait probablement revenir acheter de la bière avant la fermeture. Bien qu'elle fût plutôt embêtante, Ronnie aimait bien cette vieille dame, qu'il servait depuis maintenant onze ans et pour qui il avait une certaine pitié. Elle dépensait au moins cent dollars en loteries diverses chaque semaine et se saoulait pratiquement chaque soir de la fin de semaine. Il ne connaissait d'elle que ces deux habitudes, et pourtant il lui semblait la connaître intimement, à force de la voir chaque jour. C'était une des rares personnes qui le reconnaissait et le saluait au dépanneur, avec le vieux Marquette, qui venait souvent prendre un café après avoir souper, et madame Spencer, qui ne manquait jamais de bonnes manières envers lui les rares fois qu'elle venait. Mis à part ces brefs échanges, les gens passaient, prenaient leurs articles, payaient, puis s'en allaient, souvent sans même répondre aux salutations toujours sincères de Ronnie, qui se faisait d'ailleurs une fierté d'être le plus poli des commis du Dépanneur Soleil, bien qu'ils ne fussent que trois, même en comptant le patron, Robert Joli. Elle allait donc sans doute revenir, se dit Ronnie en regardant Mme Boissy disparaître dans l'obscurité avec son sac en plastique. Il quitta son poste et se dirigea à son tour vers le frigidaire à bières. Avant d'ouvrir la porte métallique, il se retourna pour voir si personne n'arrivait dans le stationnement.

Ronnie aimait la fraîcheur de cette pièce. Il trouvait vivifiant d'en respirer la froideur artificielle. Cela lui faisait changer d'air. Il s'y sentait soudainement ailleurs, déraciné, oubliant presque qu'il était au travail. Il y venait même s'asseoir lors de certaines soirées humides d'été, lorsque la chaleur était insoutenable derrière le comptoir. Il craignait le jour où M. Joli allait enfin y faire poser des caméras de surveillance, comme dans la plupart des autres dépanneurs. Mais M. Joli était plutôt nonchalant et Ronnie n'allait certainement pas s'en plaindre. Il se dirigea au fond de la pièce et déboucha une canette de Molson Export. Un léger filet de mousse s'échappa du goulot et Ronnie mit immédiatement la canette à sa bouche pour saper la broue avant qu'une seule goutte n'en tombe. Il reprit son souffle, puis cala le reste en quelques gorgées. Il se baissa légèrement afin de voir, à travers les portes vitrées du réfrigérateur, si quelqu'un arrivait. Personne en vue. Il rota bruyamment, puis replaça les caisses de bières qui avaient été déplacées par les clients durant la journée et s'assura qu'aucun produit ne manquait dans la pièce et derrière les portes vitrées. Il sortit ensuite de la pièce réfrigérée et feignit d'examiner les étalages de l'extérieur, pour ensuite guetter à nouveau vers le stationnement. Il retourna dans la pièce froide. Il mit la canette vide dans sa poche de gauche et en mit une pleine dans celle de droite avant de disparaître dans l'entrepôt en claquant les portes battantes. Près du grand évier en acier inoxydable, il ouvrit sa canette de bière et la cala aussi rapidement que la première. Il les jeta ensuite toutes deux dans le grand sac de canettes consignées, en rotant par le nez, la bouche fermée ; une odeur familière d'alcool et de digestion lui remplit les fosses nasales et sortit par ses narines. Il tourna le robinet d'eau chaude et le laissa couler.

Quand l'eau chaude commença à fumer, il mit le gros seau à vadrouille dans l'évier. Une odeur chimique se répandit dans l'air lorsque l'eau se mélangeait, en un bruit sourd, au javellisant et au produit nettoyant à plancher. Accoté d'une main sur le rebord de l'évier, Ronnie regardait vaguement les boîtes de croustilles en carton empilées près de la sortie d'urgence, en se demandant s'il allait encore rencontrer quelqu'un d'intéressant sur Internet ce soir. Depuis quelques semaines, il fréquentait des « cyberparty », où des gens, chacun connecté dans son chez-soi, se rencontraient virtuellement et faisaient la fête. Ronnie y rencontrait plein de femmes intéressantes, bien assis sur sa chaise, tout en buvant de la bière. Au début, il trouvait étranges ces entretiens, dans lesquelles des fêtards écrivaient : « Calons ! » ou bien « Tiens, prends une puff ! » Il avait douté de l'honnêteté des gens, mais il avait ensuite appris à leur faire confiance, se disant que si lui buvait de son côté, il devait bien en avoir d'autres qui buvaient et fumaient du leur. Après tout, le cybersexe existait... Une femme l'avait d'ailleurs une fois invité à clavarder en privé, lui disant qu'elle avait une folle envie de le « sucer », mais Ronnie avait décliné l'offre et avait préféré se masturber seul en visionnant un clip porno. Lorsqu'on le lui demandait, il mentait sur sa profession, prétextant être un musicien. Cela, pensait-il lorsqu'il réfléchissait à la moralité de ses comportements, devait aussi se faire dans la vraie vie ; les « vrais » gens devaient mentir sur leur profession, même dans les « vrais » bars. De toute façon, il se disait que les autres internautes devaient aussi mentir à ce sujet ; il n'était nullement naïf. Il jouait le jeu. Allait-il avouer qu'il était un commis de dépanneur ? Bien sûr que non. Ce n'est pas qu'il croyait être un paumé. Après tout, son ouvrage, il le faisait bien. Et son baccalauréat en mathématiques, bien qu'il ne lui servît à rien pour l'instant, était tout de même quelque chose de louable. Ronnie détestait

toutefois penser à ce qu'il croyait, au fond, être sa vie ratée. Il aimait penser que les choses s'arrangeraient, mais le futur lui semblait toujours incertain.

Une odeur pestilentielle le fit sortir de ses pensées. Il avait pété. Il ne put s'empêcher de sourire tant il empestait. Au secondaire, on le surnommait le « pubère puant ». En plus d'être obèse et boutonneux, ses cheveux étaient toujours gras, ses pieds puaient et il aimait faire rire ou dégoûter les autres en pétant et en rotant. Plutôt que de combattre cette puberté ingrate par le savon et la bienséance, il avait évolué dans la direction opposée, se faisant une fierté d'être un porc. C'était là son bouclier contre la mauvaise estime qu'il avait de lui-même. N'eût été de sa grande capacité à boire de la bière, qui lui avait permis d'être respecté des autres gars de l'école, il aurait été bien seul. Ceux-ci l'invitaient toujours dans leurs fêtes, au cours desquelles Ronnie, inévitablement, vomissait. Et bien que Ronnie y fût en général malheureux, il considérait cette époque comme ayant été plus palpitante que le présent ; il avait alors au moins quelques amis qui l'appelaient et qui riaient avec lui. Avant de fermer le robinet, il huma profondément son gaz, par automatisme. Il souleva le lourd seau d'eau rempli à ras bords et le déposa sur le plancher en céramiques beiges craquées de l'entrepôt. Il accrocha le tordeur au seau puis y plongea la vieille vadrouille sale. En se servant du grand manche de la vadrouille comme gouvernail, il poussa son attirail sur roulettes vers le magasin. Il ouvrit les portes battantes en y roulant franchement le seau, ce qui fit tomber quelques flaques d'eau chaude savonneuse sur le plancher.

Des gouttes de sueur commençaient à perler sur le visage de Ronnie, qui avait la sueur facile. Avec le revers de sa manche, il s'essuya le front et les joues. Il roula son

seau jusqu'au fond du dépanneur, devant le comptoir de produits laitiers, puis il sortit la lourde vadrouille trempée et la laissa tomber sur le plancher. Les lanières de coton mouillées de la vadrouille, au contact du plancher sec, produisirent un son de claque. Quelques gouttes éclaboussèrent la devanture du comptoir où les fromages, les œufs, les viandes et les jus étaient exposés. On pouvait voir d'autres taches de gouttes, là où l'eau de javel avait décoloré la peinture bleue grise au bas du comptoir, résultat de nombreuses années de nettoyage, de milliers de coups de vadrouille. Ronnie faisait aller le grand manche en bois ciré de droite à gauche, puis de gauche à droite, tout en reculant. Il retremait ensuite la vadrouille dans l'eau chaude savonneuse et recommençait. On pouvait voir des vapeurs s'élever du plancher, surtout près des comptoirs réfrigérés. Il avait chaud. Deux ronds de sueur apparurent sous les aisselles de Ronnie, qui suait maintenant à grosses gouttes. Une fois que tout le plancher du dépanneur fut mouillé, il déposa la vadrouille dégoulinante dans le tordeur, puis il appuya le manche sur le comptoir. Il ouvrit la porte d'entrée pour faire entrer l'air frais de l'automne. Il se servit du gros cendrier qui était dehors, près de la poubelle, pour tenir la porte ouverte. Il essuya sa sueur avec la manche de son chandail et regarda la rue, pratiquement déserte, comme d'habitude. Le ciel était noir. La sueur de Ronnie se refroidit et il rentra dans le magasin. Il alla au frigidaire et cala une autre bière, en se disant que son salaire de 9.50\$ de l'heure justifiait amplement ses petits vols, qu'il avait appris à considérer comme étant anodins. Ronnie retourna ensuite à son seau. L'eau avait pris la teinte grise de la vadrouille, qui s'était souillée sur le plancher sale. Ce vieux plancher en linoléum, à carreaux bruns et beiges, était par endroits si usé qu'il laissait voir le bois aggloméré du dessous, particulièrement là où les clients allaient souvent, tel que devant le frigidaire à bières et le comptoir à l'entrée. Il tordit la vadrouille et la repassa devant les produits laitiers, pour

absorber toute cette eau qui travaillait chaudement sur le plancher. Le patron avait toujours apprécié le bon travail de Ronnie, particulièrement l'attention qu'il mettait à bien sécher le plancher. « L'important, c'est la phase du séchage » se lançaient-ils dans les premières années, alors que Ronnie aimait encore son travail et qu'il faisait des doubles quarts de travail tout en poursuivant ses études. Après avoir séché le plancher devant le comptoir, à l'entrée, il remit la vadrouille dans le tordeur. En tournant le manche de la vadrouille d'un rapide coup de poignet, il provoquait la contraction de toutes les lanières de coton, qui formaient alors une masse plus compacte, prête à être tordue dans son liquide, à être extraite de son eau sale. Et Ronnie savait tordre. En abaissant fermement le bras du tordeur avec tout son poids, la vadrouille se compressait et se vidait de son eau dans le grand seau. Il répéta l'opération de tordre et de sécher jusqu'à ce que tout le plancher du dépanneur fut sec, puis il finit sa besogne en aboutissant devant le frigidaire à bières. Il regarda son ouvrage d'un œil vainqueur et fier. Le plancher luisait, redonnant du lustre aux couleurs vives des produits du dépanneur. Celles-ci, criardes et flamboyantes, donnaient en retour de la noblesse à ce plancher tantôt gris et taché, maintenant devenu propre, lisse et sobre. Il leva la tête en direction de l'horloge au-dessus de l'entrée. Il était 22 : 43. C'est précisément à cette heure qu'il aperçut la silhouette de Mme Boissy apparaître dans le halo lumineux, sous le lampadaire. Elle traversa le stationnement, en pilant volontairement dans une flaque d'eau, sans doute pour justifier son choix de porter des bottes de pluie. Elle passa le cadre de la porte, qui était restée ouverte. En entrant, elle regarda derrière elle, sous l'horloge, surprise de n'avoir pas entendu le son de la petite cloche qui résonnait habituellement avec assiduité, à chaque fois qu'elle entrait. Du fond de la pièce, devant le frigidaire à bière, Ronnie salua Mme Boissy de la main :

- Bonsoir Mme Boissy ! Héhé... Y me semblait ben que vous alliez revenir !
- Oui mon Ronnie! T'avais raison !
- Une autre grosse quille, hein ? lança-t-il d'un ton complice.
- Ben c'est là que t'as tort mon beau Ronnie... J'm'en vas t'échanger ces p'tits gratteux-là, pis ça va être en masse ! répondit-elle.

Elle parlait plus clairement qu'à l'habitude. Il sembla même à Ronnie qu'elle se tenait plus droite, la tête plus haute et les épaules moins courbées vers l'avant. Ronnie plongea sa vadrouille dans le seau d'eau sale et s'en alla au comptoir en regardant Mme Boissy curieusement. Elle souriait. Il ne l'avait jamais vu sourire. Il se demanda si elle avait gagné quelques centaines de dollars :

- Vous avez gagné gros, Mme Boissy ?
- Pas tant que ça mon beau Ronnie, pas tant que ça... dit-elle en riant faiblement, le regard obliquant vers la nuit derrière la vitrine. Elle lui tendit trois billets. Ronnie les passa un à un dans la grosse valideuse bleue. La machine émit trois fois le son du billet gagnant. Trente dollars, deux dollars et un billet de Bingo gratuit.
- Ça fait 32\$ et un billet ! dit Ronnie en levant la tête vers Mme Boissy, qui souriait toujours. Vous êtes donc ben souriante à soir, vous... Avez-vous gagné le 6/49 coudonc ? demanda-t-il.
- C'est pas ça... J'viens d'apprendre que j'vais être grand-mère ! Mon plus vieux, Gilles, va avoir un bébé ! À 57 ans, j'vais être grand-mère ! dit-elle, presque en criant.

- Ah, ben... Félicitations Mme Boissy... répondit Ronnie, gêné et surpris de la savoir plus jeune qu'il l'avait pensé. Il lui tendit les trente-deux dollars qu'il avait sortis de la caisse. En prenant l'argent, Mme Boissy lui prit la main. Elle était chaude et douce.
- En tout cas, t'es un ben bon jeune homme, mon beau Ronnie. T'es ben poli pis t'es ben fin... dit-elle en le fixant sincèrement dans les yeux. Ronnie ne savait plus quoi dire. Son visage rougit ; il rit nerveusement. Pis tu vas faire quelqu'un de bien, ça se voit ça, mon beau Ronnie, ça se voit... Ta mère doit être fière de toi ! renchérit-elle.

Ronnie souriait béatement, comme un enfant qu'on gâte. Il ôta sa main de celle de la vieille dame. Il sortit le billet de Bingo du présentoir et le déposa devant Mme Boissy, qui le regardait toujours dans les yeux :

- Voulez-vous d'autres billets, Mme Boissy ? demanda-t-il
- Non merci Ronnie... Attends-moi par exemple, j'vais acheter une belle grosse carte Hallmark que j'vais envoyer à ma bru, Carole. Elle a 34 ans. Est assez belle ! Mon grand Gilles est tellement amoureux d'elle ! Y sont tellement beaux à voir ! Attends-moi deux minutes...

Mme Boissy alla vers l'étalage de cartes de souhaits Hallmark. Pendant qu'elle cherchait une carte pour la future maman, Ronnie regardait vers la rue, toujours déserte. Un chat sortit rapidement de sous les escaliers du logement d'en face et traversa la rue en courant, vers les conteneurs à déchets, sur le côté du dépanneur. Ronnie pensait à sa mère, qu'il

n'avait ni vue ni appelée depuis Noël dernier. Il se rappela les dures paroles qu'elle lui avait dites pendant le réveillon, devant ses deux frères et sa sœur : « Un beau grand jeune homme intelligent comme toi... J'en reviens pas que tu travailles encore dans ton maudit dépanneur ! T'as un BAC Ronnie, un BAC ! T'aurais pu devenir n'importe qui ! Ce que tu voulais ! Ton père serait tellement triste de te voir pourrir là ! » Ces mots résonnaient si fort dans son esprit que ses lèvres se mirent à trembler et ses paupières, à vibrer. Ses yeux se mouillèrent. Un taxi entra dans le stationnement ; le vieil Oldsmobile tournait pour reprendre la rue dans l'autre direction. Ronnie respira profondément en regardant partir le véhicule, essuya ses yeux humides, puis tourna la tête vers Mme Boissy, qui revenait en souriant avec une carte dans la main. Elle remarqua que les yeux de Ronnie étaient rougis, mais elle fit semblant de n'y rien voir :

- Je pense que Carole va aimer cette carte-là, dit-elle en la présentant ouverte à Ronnie. Il y était inscrit : « Une nouvelle vie arrive dans votre bonheur. Félicitations ». Ronnie ferma la carte. Sur l'endos était une photo d'un érable qui bourgeonnait sur un fond de ciel bleu. Il la retourna pour trouver le prix.
- C'est une belle carte... Je pense bien qu'elle va apprécier, lui répondit-il sans oser la regarder dans les yeux, par orgueil, parce qu'il avait presque pleuré.

Il passa la barre codée de la carte sous le lecteur optique et appuya sur une touche de la caisse. Mme Boissy ne souriait plus ; elle regardait la rue déserte et paraissait songeuse. Son regard n'était plus celui de la vieille dame triste et rabougrie qui était venue plus tôt. Il y avait une sagesse réconfortante dans son visage ; ses yeux semblaient voir plus loin

qu'avant, comme s'ils voyaient quelque chose d'intangible dans la nuit qui flottait en silence, entre les lumières de la ville :

- Est-ce que tu crois en Dieu, mon beau Ronnie ? demanda-t-elle d'une voix très douce.
- Non, Mme Boissy, j'y pense pas vraiment. Pis j'y pense pas qui pense à moi non plus... répondit-il, pendant qu'elle regardait toujours dehors. Ça va faire 3.44\$ s'il vous plaît Mme Boissy, continua-t-il, la voix devenue légèrement tremblante.

Elle lui remit un billet de dix dollars. Pendant que la facture s'imprimait bruyamment, Ronnie avait la main qui attendait le petit bout de papier au-dessus de la caisse. Il regardait dehors lui aussi, vaguement, en serrant les dents et en plissant les yeux. Il avala difficilement sa salive, puis il remit la facture et la monnaie à Mme Boissy :

- Et voilà. Encore une fois, félicitations, Mme Boissy... Elle se tourna vers lui en tendant la main pour prendre sa monnaie. Il eut peur qu'elle lui reprenne la main, mais elle n'en fit rien. Elle le regarda avec compassion, au plus creux du regard, comme rarement Ronnie avait été regardé.
- Tsé, mon beau Ronnie, le bon Dieu y pense à toi tout le temps, même si toi tu l'oublies des fois...dit-elle en mettant sa monnaie dans sa sacoche rouge. Bonne soirée mon grand... Pis fais attention à toi, là !

Elle releva le col de son veston en laine et sortit, pendant que Ronnie la regardait, ne sachant trop quoi dire, avec un sourire discret qui disait toutefois merci. Elle traversa à nouveau en plein milieu de la grande flaue d'eau. Ronnie remarqua alors qu'elle avait oublié son billet de Bingo. Il se dépêcha jusqu'à la porte, qui était toujours retenue par le gros cendrier :

- Mme Boissy ! Vous avez oublié votre billet ! cria-t-il en secouant le billet dans les airs. Elle se retourna. Elle était dans la lumière du lampadaire. Il distinguait à peine son visage ombragé par ses cheveux raides.
- Garde-le ! Tu m'achèteras une auto si jamais tu gagnes ! répondit-elle en riant avant de lui tourner le dos et de continuer son chemin.

Ronnie resta sur le petit perron du dépanneur, en bordure du stationnement, jusqu'à ce que Mme Boissy traverse la rue et tourne le coin d'un vieil immeuble en briques. Il n'en revenait pas. Elle lui avait laissé son billet, elle qui ne vivait habituellement que de cela ! Il remit le gros cendrier près de la poubelle, ferma la porte et la verrouilla. Il éteignit les lumières de l'enseigne extérieure du Dépanneur Soleil. L'horloge indiquait 23 :03. Il alla tout de suite valider le billet de Bingo dans la machine Loto-Québec, poussé par un étrange pressentiment. Pendant un instant, il crut qu'il allait gagner, mais il n'en fut rien. Il resta debout derrière le comptoir pendant une minute, le billet à la main. Des frissons lui parcouraient le dos. Il pensait à Mme Boissy, à son sourire et à ses paroles sur Dieu. Il retourna à son seau d'eau. L'eau sale opaque et tiède stagnait ; des amas de poussières y flottaient. Il roula le seau jusqu'à l'entrepôt, tordit la vadrouille, puis vida toute l'eau dans l'évier. Il nettoya ensuite le fond du seau et de l'évier avec de l'eau froide. Avant de

partir, il décida d'aller payer les trois canettes de bières qu'il avait bues ; un étrange sentiment de culpabilité s'était formé en lui depuis que Mme Boissy était partie. Heureusement, cette décision lui rappela qu'il avait oublié la troisième canette vide dans le frigidaire. Quelle chance, pensa-t-il en imaginant M. Joli qui aurait trouvé la canette vide le lendemain matin. Il se débarrassa de cette preuve dans le sac à canettes. Il activa ensuite le système d'alarme, puis il sortit par la porte de secours de l'entrepôt. Dehors, il vit le chat noir qui fouillait dans le conteneur à déchets déguerpir dans la haie de cèdres, derrière le dépanneur.

La bruine avait cessé depuis un bon moment et s'était transformée en petits flocons de neige fondante. Ronnie habitait à trois coins de rue du dépanneur, dans un minuscule un et demi. En marchant vers chez lui, il se surprit d'avoir oublié de prendre de la bière pour la nuit. Des frissons lui revenaient encore lorsqu'il pensait à Mme Boissy. Il souriait. Il commençait à avoir froid et accéléra sa marche, les mains enfouies dans les poches de son pantalon, regrettant de n'avoir pas mis un manteau. De la fumée sortait de sa bouche quand il respirait. L'hiver arrivait. En montant les escaliers du bloc appartement, il se dit qu'il n'avait nullement envie d'aller dans un « cyberparty ». Il se trouva même ridicule d'y avoir si souvent assisté. Une image de lui-même, nu avec ses longs bas blancs pour seuls vêtements, en train de boire une bière devant son ordinateur, les jambes écartées, lui fit serrer les dents de honte.

Rendu devant sa porte, il entendit la télévision, qu'il avait oubliée d'éteindre ; on annonçait les numéros gagnants de la loterie. En ouvrant la porte, celle-ci se coinça dans le tapis d'entrée qui était replié sur lui-même, près des souliers et de son manteau qui

traînaient sur le plancher. Une odeur de renfermé poussa Ronnie à ouvrir une fenêtre. Il éteignit la télévision : « Tabarnac de soue à cochons ! Osti de gros porc sale ! » cria-t-il en frappant du pied une espadrille près de l'ordinateur. Il s'assit sur la chaise devant l'écran et regarda son fouillis. Des verres à moitié pleins amassaient la poussière sur la table du salon, près d'une boîte à pizza vide et ouverte ; des piments et des champignons tranchés y pourrissaient. Du linge sale traînait un peu partout. Il soupira et alluma l'ordinateur. Il vérifia s'il avait reçu des courriels. Aucun. Il leva à nouveau la tête vers le fouillis du salon. Un vent froid entrait par la fenêtre, où Ronnie regardait, songeur. Un frisson lui parcourut le dos. Il alla fermer la fenêtre et revint s'asseoir. Il se mit à naviguer sur le site Internet de l'UQAM. Il lut, pendant une heure, les informations de plusieurs programmes d'études. La date limite d'inscription pour la session d'hiver, le premier novembre, était la semaine dernière. Il ajouta tout de même le site Internet de l'UQAM à sa liste de favoris, puis il éteignit l'ordinateur. Il bailla lourdement et prit une serviette propre dans la petite penderie.

Il resta longtemps sous la douche, prenant bien soin de passer sa barbe sous l'eau chaude après s'être rincé les cheveux. Il frotta la buée qui s'était déposée sur le miroir de la pharmacie avec sa main. Il s'enduisit d'une épaisse couche de crème à raser et se servit d'une lame neuve pour se faire la barbe. Il se rasait méticuleusement, secouant le rasoir dans l'eau chaude du lavabo pour y déloger les poils coupés; il essuyait sa lame sur sa longue serviette bleue qu'il avait enroulée autour de sa grosse taille. Il en profita pour égaleriser sa moustache. Il essuya les restes de crème sur ses joues et son cou avec une débarbouillette propre, qu'il passa ensuite sur le robinet et le lavabo avant de la poser sur la bordure du panier à linge sale. La buée avait complètement disparu du miroir de la

pharmacie, qu'il ouvrit pour prendre sa lotion d'après-rasage. Une forte odeur de musc remplit l'air encore humide de la salle de bains. Ronnie se regarda quelques secondes dans le miroir. Sa moustache tombait également de chaque côté de ses lèvres épaisses. Exceptionnellement, son torse et ses épaules velues ne l'attristaient pas. Il scruta les poils qui partaient de la toison entre ses seins pendants, jusque sur son ventre flasque. Il prit ensuite son peigne et fit une ligne de séparation dans sa longue chevelure noire mouillée. Il sentait bon et ses grosses joues rougissaient, entre ses favoris symétriquement taillés et son grand sourire sincère.

## Une mince affaire

En glissant son grand coffre à outils dans la boîte du Ford F-150, le frottement des deux surfaces métalliques produisit un crissement aigu. Robert détacha sa ceinture de menuisier, la rangea derrière le siège du passager, puis claqua la porte du camion, satisfait d'avoir travaillé durement toute la journée, de ne s'être jamais relâché malgré la chaleur accablante. Il passa ses mains sur sa chemise à carreaux bleu marin et rouge vin pour y déloger le bran de scie qui s'était collé à la flanelle. Il retourna ensuite vers la terrasse latérale de la maison en construction. Le bois traité de la terrasse résonnait au contact de ses lourdes bottes à embouts d'acier. Les gars riaient et parlaient fort, contents de terminer leur semaine de travail et de pouvoir enfin « aller à la bière » :

- Comme ça, tu viens pas prendre une frette avec nous autres ? lança Christian, qui depuis toujours payait la première bière à tous ses employés le vendredi, à la taverne, mais qui savait bien que Robert ne buvait plus.
- Ben non, ben non... J'veais me dépêcher avant qu'à parte...répondit Robert en brassant dans sa poche quelques pièces de monnaie.
- *La Fourchette d'Or* ! Est chanceuse ta fille de se faire sortir de même par son vieux père ! rétorqua Christian.
- Sa fille ? J'appelle plus ça une fille moé ! C'est plus devenue une femme, à mon avis ! dit Steve, le plus jeune et le plus arrogant des cinq, sur un ton quasiment pervers.

Tout le monde se mit à rire autour de Robert, qui souriait légèrement derrière son ample moustache, mais qui au-dedans était sur le qui-vive, se méfiant toujours des propos tenus sur sa fille chérie. Il restait droit comme une barre de fer. Ses poings étaient fermés contre sa taille, les pouces solidement accrochés aux passants de son pantalon en denim, dans lesquels passait une ceinture de cuir couleur tabac que l'usure avait craquelée. Il savait que s'il montrait le moindre signe d'agacement, on le taquinerait davantage. Isabelle, qui allait aujourd'hui avoir dix-sept ans, faisait déjà tourner les têtes, bien que Robert n'osât pas encore se l'avouer. Elle restait toujours sa petite chérie, son unique bébé. Au milieu des rires, Christian prit la défense de son vieil ami :

- Arrêtez ça, ma bande de jaloux ! Tant que vous serez pas père, vous saurez jamais c'est quoi que d'aimer sa fille. Pis toé, Steve, continue de te péter les boutons avant de pouvoir dire le mot « femme » !

Et les rires resurgirent de toutes parts, vers Steve, qui ne pouvait dire mot, tellement la réplique était mordante. Il avait beau ne pas avoir la langue dans sa poche, il n'aurait pu faire le coq contre Christian, non pas parce qu'un énorme bouton à tête blanche luisait effectivement sur son front, mais plutôt parce que son patron possédait l'irréfutable répartie du bon buveur, talent que ce dernier avait cultivé pendant plus de vingt-cinq ans dans l'ambiance railleuse des tavernes. Steve n'avait qu'à sourire et au mieux, prendre son trou. Robert, qui depuis longtemps n'appréciait plus ces viriles moqueries, interrompit la rigolade:

- Bon ben, j'y vas moé... Bonne fin de semaine les gars ! dit-il au groupe en le saluant promptement de la main.
- Ok Bob ! Bon souper !

Et tout le monde salua Robert, qui repartit la tête haute vers son camion. Son F-150 avait beau être un 93, il avait toujours de la gueule, surtout depuis que Robert avait refait la peinture en rouge l'été dernier. Il se dit qu'il pourrait le laver le lendemain, s'il faisait beau. Des cigales chantaient dans les hautes herbes dorées par le soleil tout autour du chantier de construction. L'air était pesant et chaud. En s'éloignant, il entendit Jean-François, l'autre jeune, se remettre sur le cas de Steve, profitant de la brèche que Christian avait créée. Et les gars s'esclaffèrent à nouveau.

Robert referma la portière du camion et un silence apaisant l'enveloppa. Il n'entendit plus les rires. Il était 16:05. Le soleil surplombait les hautes montagnes, derrière le Lac Simon. Sous l'effet d'un vent léger, des reflets lumineux tremblaient sur l'eau. Dans le camion, c'était un vrai four. Robert évita de s'appuyer sur la moulure noire de l'intérieur de la portière, devenue brûlante. Il tourna la clé du camion, qui restait toujours dans le contact. Le moteur démarra en un puissant grondement. On sentait l'habitacle vibrer légèrement. Robert descendit la vitre en tournant la poignée. Les gars allaient chacun vers leurs camions, se lançant encore des blagues en s'éloignant les uns des autres, excités par l'idée d'aller boire à la taverne, déjà ivres, en quelque sorte. Robert essuya la sueur de son front avec son épaule. Il embraya la transmission et appuya délicatement sur l'accélérateur. Le camion disparut lentement du chantier, au son du

gravier qui s'écrasait sous les pneus du lourd véhicule, faisant lever derrière lui un faible nuage de poussière de sable.

Robert enfonça la cassette de C.C.R. dans le lecteur. Cette musique lui rappelait toujours Isabelle et leurs nombreuses ballades en camion. C'était la même qu'il écoutait trente ans plus tôt quand il était jeune. Elle l'avait un jour retrouvée en fouillant dans les tiroirs du bureau à Robert. Il était rentré du travail et l'avait surprise en train de danser seule, sur « Mustang Sally », dans le salon; elle n'avait que sept ans. Il avait pu la regarder une minute avant qu'elle ne le remarque. Elle s'était retournée, gênée mais souriante, en criant : « Papa ! T'as pas le droit de m'espionner ! », juste avant de courir vers lui et de le prendre par la taille en riant. Ils avaient ensuite fait un long tour en camion, faisant jouer la vieille cassette à tue-tête sur les routes sinuées et boisées de La Conception. Ils étaient revenus en retard pour le souper. Un pâté chinois fumait au centre de la table ; Ginette venait de le sortir du four.

Robert approchait du village. Il avait roulé plus vite qu'à l'habitude, voulant être sûr de faire une surprise à sa petite chérie. Cela faisait déjà près d'un mois qu'il travaillait de l'autre côté du lac Simon, à quinze minutes de chez lui et du village. Selon Christian, ils auraient fini ce luxueux chalet avant la fin de juillet. C'était le projet d'un jeune homme d'affaires et sa jolie femme, qui désiraient avoir un endroit paisible où venir parfois les fins de semaines. Robert conduisait à une main ; son bras gauche sortait du véhicule et s'appuyait sur le métal de la portière maintenant refroidi par le vent. Ce vent doux entrait dans le camion, laissant une fraîche odeur de verdure et d'été. Isabelle terminait habituellement son quart de travail vers 16 :30, quand la salle à manger était

montée et prête à accueillir les clients du souper. Le vieux restaurant *Daisy*, le seul qui survivait convenablement à La Conception, était situé près de la sortie de la route 117. Il arrêta le moteur du camion en biais du restaurant, face au dépanneur. Il était 16 :17.

Quelques voitures passaient lentement sur la rue principale. À cette époque, La Conception n'avait pas encore été trop envahi par le tourisme. Les gens croyaient toutefois que l'achalandage causé par l'expansion du Mont-Tremblant déborderait et amènerait inévitablement son lot de villégiateurs dans le patelin. Robert ne voyait pas d'un bon œil ces projections économiques, contrairement à un bon nombre de « politicailleurs » locaux. Il aurait préféré conserver la tranquillité de son village natal, loin des touristes, de leur rythme de vie souvent pressé et de leurs airs supérieurs. Il avait entendu dire qu'au village de Mont-Tremblant, les riches propriétaires habitant autour du lac y avaient bloqué l'accès aux villageois. Leur propre lac ! Robert et son vieil oncle, Ti-Bi, fulminaient lorsqu'ils avaient entendu cette histoire en déjeunant au *Daisy*, deux semaines plus tôt : « Qui en aie un crisse qui me bloque l'accès à mon lac, pis m'en vas y fourrer du plomb dans le cul ! J'te le dis Bob, m'a sortir mon 30-30... » avait-il dit, en montant le ton, après avoir enfilé d'un trait son once matinale de ti-blanc.

Robert souriait en repensant à la tirade de Ti-Bi lorsqu'une Porsche décapotable noire se stationna de l'autre côté de la rue, face au restaurant, à environ 50 pieds d'où Robert était parqué. Il était rare de voir une voiture aussi flamboyante dans les environs. Un jeune homme conduisait le bolide. Il paraissait être au début de la vingtaine. Il était petit, mais costaud. Des lunettes fumées retenaient ses longs cheveux châtais, qui ondoyaient gracieusement au vent, semblant même blonds par moments, quand le soleil

s'y noyait. Il traversa la rue et passa devant le camion de Robert, vers le dépanneur. Avec ses yeux bleus, sa carrure athlétique et son teint basané, il devait sûrement plaire aux jeunes filles, se disait Robert, qui dénigrat le fait que la voiture devait toutefois appartenir à un quelconque riche « papa ». C'était ce genre de type qu'il n'aimait pas trop voir envahir son village ; le genre de gars, se disait-il, qui se croit tout permis, qui a eu la vie toute crue dans le bec ! Il se rappela ce couple d'anglophones qu'il avait croisé au marché la semaine dernière et qui tâtaient les pêches en s'échangeant des moues de dédain. Ils en avaient sûrement, de sacrés beaux fruits, dans les petits marchés de Westmount! Robert racla le fond de sa gorge et cracha sur le trottoir. Il était maintenant 16 :30. Il jeta un coup d'œil vers le restaurant. Suzanne, l'autre serveuse de jour, sortit du restaurant et descendit les marches recouvertes de tapis vert en faux gazon. Isabelle devait donc sortir bientôt.

Le jeune homme de la Porsche ressortit du dépanneur en déballant un paquet de cigarettes. Il jeta l'emballage vers la poubelle, mais le vent fit tomber le déchet sur le sol, pour le souffler ensuite sur le trottoir, vers le camion de Robert, pendant que le jeune homme allumait sa cigarette en couvrant la flamme de son briquet avec la main. Robert fut vexé de voir que ce jeune insolent polluait son village, mais à sa grande surprise, ce dernier, remarquant que son papier s'éloignait, bondit pour le retenir, du bout de sa sandale, avant qu'il ne glisse sous le camion de Robert. Il se pencha pour ramasser le papier. En se relevant, son regard croisa celui de Robert, qui le fixait d'un air sévère. Le jeune homme abaissa légèrement la tête avec un sourire timide en coin, la cigarette pendante au bout des lèvres. Robert lui rendit la politesse, de la tête, le visage impassible. Le jeune homme jeta ensuite son papier dans la poubelle, puis retraversa la rue vers son

bolide, sautant par-dessus la portière avant de se caler dans le luxueux siège en cuir rouge vin. Robert le fixait toujours du regard, interrogeant ses moindres gestes avec beaucoup de méfiance, mais aussi avec une obscure fascination, comme s'il s'agissait là d'un spécimen exotique. Le jeune homme tourna la clé du contact et regarda en direction du restaurant, puis autour, fier du son pur que le moteur allemand émettait. Après avoir augmenté le volume de la musique, il se balança la tête pendant quelques secondes, de l'avant vers l'arrière, aux rythmes des basses graves du Dr. Dre. Il se scruta ensuite le visage dans le rétroviseur et passa son pouce sur le coin de sa bouche, comme pour y déloger un bout de peau morte, puis il prit une grande bouffée de cigarette et regarda à nouveau vers le restaurant en expirant sa fumée. Lorsqu'il le vit renifler discrètement ses aisselles à travers sa chemise en fine soie blanche, Robert sourit, satisfait, comme s'il avait découvert une faiblesse au jeune homme ; en continuant à rouler le coin de sa généreuse moustache entre son pouce et son index.

Soudainement, le jeune homme écrasa sa cigarette à moitié fumée dans le cendrier et descendit de sa voiture. Au même moment, Isabelle sortit du restaurant. Robert mit la main sur la clé du camion, sans toutefois la tourner, un peu confus par ce qu'il voyait et par ce que cela augurait.

Elle n'était pas en vêtements de travail. Sa jupe blanche laissait voir le bronzage parfait de ses cuisses élancées. Elle portait une camisole rouge, assez moulante pour que Robert, du camion, remarque son ventre jeune et ferme, qui donnait du relief à sa poitrine et à ses hanches. Elle descendait élégamment les marches, dans ses sandales à talons en cuir luisant, en souriant au jeune homme. Robert était stupéfait. Il avait gardé sa main sur

la clé du contact, ébahi par ce qu'il voyait ; jamais il n'avait vu sa fille aussi attirante. La blancheur de ses dents était intensifiée par son teint d'été ; Robert crut qu'elle s'était peut-être même légèrement maquillée. Ses joues semblaient plus rosées qu'à l'habitude et un éclat séducteur brillait dans ses grands yeux bleus. Ses cheveux blonds, qu'elle ne détachait que rarement, descendaient librement jusqu'à ses épaules. Le vent fit glisser une couette devant son visage, qu'elle replaça délicatement, en riant, avec la même expression coquette que Ginette avait autrefois. Robert ne bougeait toujours pas, figé par la vue de cette scène. Il ne savait pas s'il devait klaxonner ou laisser partir Isabelle. Il était gêné. Il eut l'impression que sa présence embarrasserait sa fille, qui se dirigeait vers la Porsche. Le jeune homme l'attendait du côté passager ; il avait galamment ouvert la portière pour elle, affichant un sourire charmeur et un regard charmé. Isabelle prit place dans le luxueux véhicule, visiblement fière de l'effet qu'elle produisait sur son cavalier. Dans l'habitacle du F-150, une odeur de sueur se manifesta à Robert avec une intensité soudaine ; il trouva sa tenue dérisoire, honteux de ne pas s'être douché et changé pour accueillir sa petite chérie. Et pendant qu'il se demandait encore s'il devait signaler sa présence, la Porsche était en mouvement et passait devant le F-150. Isabelle riait, la main posée sur l'avant-bras du jeune homme. Elle ne remarqua pas le camion de son père. Robert les regarda partir, gardant pendant quelques secondes la vive image de sa fille qui riait, les cheveux dans le vent. De l'autre côté de la rue, deux gamins regardaient avec émerveillement le bolide s'éloigner sur la rue principale ; ils avaient un pied sur leur pédalier, l'autre sur le sol, le dos et le cou tordus, tournés vers l'horizon, vers la route 117, où la Porsche disparut en rugissant.

Robert resta assis dans son camion quelques minutes, incrédule et fatigué. La chaleur commençait à lui peser. Une lourdeur dans son ventre lui fit croire qu'il avait peut-être faim. Il serra les dents à l'idée que sa fille ne l'avait pas remarqué. Il tenta de se convaincre qu'il n'y avait pas de quoi lui en vouloir. Après tout, il n'avait qu'à l'avertir au lieu de lui faire une surprise. Mais tout de même, au fond de lui, il ne pouvait nier la douleur du coup. Il sentait une boule se resserrer sur elle-même, comme si on étouffait son orgueil de père. Robert ouvrit la fenêtre du côté passager pour aérer le camion. Il décida de rentrer à la maison. Sur le chemin du retour, la musique de C.C.R. commença à l'agacer. Il éjecta la cassette et la lança sur la banquette arrière.

Il n'y avait personne chez Robert. Une simple note sur le banc à l'entrée : « Isabelle ne viendra pas manger. Je suis chez Nicole. Je reviens vers 20 :00. Il y a du pâté chinois dans le frigo. Ginette. » Robert leva la tête vers le salon. La pièce était silencieuse et ensoleillée. Les rayons qui traversaient la vitre de la porte-fenêtre se reflétaient sur le vernis du plancher en érable. Des poussières flottaient dans la lumière. Il resta assis sur le petit banc en pin pendant quelques secondes en fixant ses bottes de travail, qu'il venait d'enlever. Il se leva péniblement, se sentant courbaturé, et alla dans la cuisine.

Il se remplit un verre d'eau de la distributrice. Des sons creux de glouglou s'échappaient du gros bidon renversé. Il cala son verre, assoiffé. Il posa le verre vide sur le comptoir et s'y appuya de ses deux mains. Il regardait vaguement dehors, à travers les stores horizontaux au-dessus de l'évier, dont l'ombre des lattes lui striait le visage. La rue était déserte. Chez le voisin d'en face, Buck, un vieux Golden Retriever roux, croupissait

dans l'ombre d'une imposante épinette blanche, accablé par la chaleur et l'humidité. Le ventre de Robert gargouilla à nouveau. Il lui semblait que tous ses muscles abdominaux étaient douloureusement contractés. Ses épaules étaient meurtries, comme s'il avait levé des charges toute la journée. Il pensa à son corps qui vieillissait, lui qui l'était dernier faisait encore des semaines de soixante heures. Il ouvrit la porte du frigo. Une assiette de pâté chinois asphyxiait sous une pellicule plastique. Il referma la porte.

Robert enleva ses bas humides, déboutonna sa chemise et vida ses poches. Il mit son trousseau de clés sur la table de chevet, à côté du lit double, sur lequel il s'assit en soupirant. Il avait gardé son jeton des A.A. dans la main. Il le tournait et le retournait, fixant ce chiffre qui signifiait tant: 10 ans. Il tourna la tête et s'observa dans le miroir de la porte du garde-robe. Il trouva qu'il paraissait vieux, incroyablement vieux. Ses rides lui semblaient plus apparentes que jamais et il remarqua qu'il y avait vraiment plus de sel que de poivre dans sa chevelure dégarnie. Il regarda à nouveau son jeton. Il pensa à Isabelle, sa petite chérie, à la façon dont elle avait marché vers le jeune homme, à l'éclat indescriptible qui brillait dans ses yeux. Robert inspira profondément et tenta d'expirer cette masse obscure qui se serrait dans son ventre et qui montait lentement vers sa poitrine. Son soupir fut saccadé, incomplet. Il remuait nerveusement les pieds, qui frottaient contre le poil râche du tapis brun. Ses orteils nus se tortillaient entre elles, le gros orteil luttant avec son voisin, dont les prises se soldaient par de petits claquements. Son regard errait d'impatience, de son jeton dans ses mains au miroir, du miroir au mur blanc crème, du mur à ses bas blancs terreux, des bas au cadran... Les chiffres rouges de celui-ci affichaient 16 :53. Ginette allait sans doute revenir vers 21 :00 et Isabelle... Reviendrait-elle ce soir ? se demanda-t-il. Sa respiration avait accéléré. Tous ses membres

étaient en proie à une désagréable fébrilité, comme si d'imperceptibles chocs électriques se répandaient sous sa peau. Robert serra le poing autour de son jeton. Ses veines bleues saillaient violemment sur son avant-bras. La chair de poule naquit dans ses lombes, en un frisson, et monta rapidement vers son cou, se répandant aux extrémités, hérissant les poils de son poignet tendu. Il entendait la voix nasillarde de Steve, qui disait que sa fille était devenue une femme, puis tous les rires des gars. Les gars qui étaient à la taverne... Il avala difficilement sa salive, les yeux fermés. Quand il ouvrit les yeux, il décida d'appeler Gilles, son « parrain » dans les A.A., qui l'avait pris sous son aile à ses débuts dans le mouvement.

Personne ne répondait chez Gilles. En raccrochant le téléphone, Robert remarqua qu'il s'était un peu calmé. Le fait d'avoir voulu appeler quelqu'un pour discuter l'avait apaisé. Il se demanda si le « meeting » d'Ivrie-sur-le-Lac avait toujours lieu le vendredi, lui qui n'assistait plus à ces réunions depuis bien des années. Robert se dénuda dans la salle de bains et prit une douche, se disant qu'il rappellerait Gilles ensuite. Au pire, la ligne téléphonique des A.A. l'informerait sur l'heure et l'endroit d'une réunion du Mouvement ce soir. Tout irait bien, sentait-il en étirant le cou sous le puissant jet d'eau chaude. Son corps se détendait enfin.

Quand Robert tira le rideau de douche, il sentit un léger vent l'effleurer ; on avait laissé la fenêtre de la salle de bains ouverte. Les gouttes d'eau tièdes qui ruissaient sur sa peau, au contact de l'air frais, le faisaient frissonner. Il ramassa rapidement ses vêtements, qui traînaient sur le tapis à longs poils rouges au pied du bain, et se dépêcha vers le panier à linge sale, laissant sur les carreaux de céramiques blanches des

empreintes de pieds mouillés. En jetant son linge, il remarqua qu'un string en dentelle noire pendait sur la bordure du panier. Ginette ne possédait aucune lingerie, ou du moins, rien d'aussi mince... Robert, nu et immobile, fixait le string en dentelle de sa fille. Des gouttes d'eau quittaient sa peau irrégulièrement et tombaient sur la céramique, à ses pieds. Dans la cuisine, la distributrice d'eau glouglouta en libérant une grosse bulle d'air.

## Trou de mémoire

Mario leva difficilement sa tête, lui qui levait habituellement deux fois son poids. Son crâne semblait se comprimer et se resserrer sur lui-même. C'est le bruit des freins hydrauliques d'un camion qui le réveilla enfin. Il avait du gazon dans la bouche, qu'il crachota en toussant. « Merde... » murmura-t-il d'une voix enrouée et sèche, en regardant les automobiles filer à sa gauche et à sa droite sur l'autoroute. Un réveil assourdissant pour sa tête étourdie. Il se tourna sur le dos, complètement incrédule. Il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre, juste le temps de se rappeler qu'il avait bu la veille. Il mit la main sur la peau rude de son crâne rasé; elle était brûlante et irritée. Ses yeux vitreux piquaient sous l'effet des rayons du soleil éclatant. Il tenta de rassembler ses pensées pour savoir comment il avait abouti sur le terre-plein central d'une autoroute lorsqu'un haut-le-cœur l'assaillit. Sa gorge se contracta. Il parvint à s'agenouiller avant qu'un filet de bile acide ne sorte de sa bouche pâteuse. Elle était orangée, de la même couleur que la petite flaque qui gisait dans l'herbe verte à ses côtés. En essuyant sa bouche avec le revers de sa main, il sentit qu'une croûte de vomi avait séché sur ses joues et sur ses lèvres gercées. Il voulut s'essuyer avec l'ourlet de son polo blanc, mais il constata que celui-ci aussi était maculé de cette bile orangée. Il remarqua également des petites taches de sang sur son torse. Il posa ses mains sur sa tête et son visage, en panique, pour vérifier s'il s'était blessé, comme la dernière fois, mais il n'y trouva rien. Mario décida de s'asseoir un moment, pour faire le point.

Il regarda autour de lui. Un panneau de signalisation lui confirma qu'il était sur l'autoroute 15, à Saint-Jérôme, près du *Carrefour du nord*. Il regarda le ciel pendant quelques secondes; il était bleu, sans aucun nuage. C'était une vraie canicule. Lorsqu'il tournait la tête trop rapidement, le paysage avait peine à suivre et glissait lentement sur son champ de vision, à la traîne, comme s'il tardait à être assimilé par sa conscience engourdie. Sa tête, ses avant-bras, l'arrière de ses mollets et le côté gauche de son visage étaient rougis; il se demanda combien de temps il avait pu rester là, couché sous le soleil brûlant. Il voulut regarder l'heure sur sa montre, mais elle manquait à son poignet. Quand il fouilla dans sa poche, il y découvrit un hamburger du McDonald écrasé contre son cellulaire, encore dans son emballage en papier ciré blanc! Il lança le célèbre sandwich vers le fossé, en hochant la tête d'incompréhension. Il se sentit comme dans un rêve tordu où rien n'a du sens. Son cellulaire indiquait qu'il était 14 :45. Son dernier souvenir lui venait du *Bourbon Street Club*, alors qu'il payait une tournée de « stingers » pour lui, Marco, Charles, Vanessa et Chantale. Quelques images subsistaient à ce point limite, mais il ne pouvait pas vraiment les situer. Après l'entraînement, il avait rejoint ses amis au restaurant. La soirée s'était arrosée de vin, puis de nombreux rhum-colas, avant de se déplacer au *Bourbon*, où Mario se rappela qu'il était déjà saoul et que la musique et les femmes ne l'avaient qu'enivré davantage. Mais comment avait-il pu se retrouver au beau milieu de l'autoroute? Il se sentait minable. Il avait envie de se frapper la mâchoire tellement il se dégoûtait, mais il n'en fit rien.

Des bribes d'images lui revenaient, mais elles ne lui permettaient pas de reconstituer le fil de la soirée. Elles s'ajoutaient confusément les unes aux autres, comme dans un vidéoclip étourdissant : la barmaid, des gens riant autour du bar, des femmes qui

dansent, les urinoirs, un gros portier qui lui serre la main, la barmaid, des rires, des verres remplis, des verres vides, la barmaid... Il n'aurait pu dire si ces fragments lui provenaient de la veille ou d'un autre vendredi. Il décida d'arrêter d'y penser, car cela lui donnait mal à la tête. Il vida toutes ses poches. Son cellulaire, son portefeuille, quinze dollars, la carte d'affaires d'un conseiller financier de la Banque de Montréal qu'il ne connaissait pas, trois bouchons de bière et un petit sachet de mayonnaise Hellman's. Mis à part le hamburger qui lui indiquait qu'il avait dû faire une halte au McDonald's, rien dans ses poches ne lui permettait encore de stimuler sa mémoire. En regardant la carte d'affaires du conseiller Mark Pettinger, il découvrit qu'il avait maladroitement écrit un numéro de téléphone à l'endos, mais sans aucune autre indication. Au moins, son cellulaire fonctionnait toujours. Il voulut appeler le 4-1-1 pour demander le numéro du taxi, mais il se ravisa, honteux de sa piètre allure et ne sachant pas encore si son état s'était stabilisé ou s'il allait à nouveau vomir comme un chien. Il n'avait envie de voir personne pour le moment. Il laissa les bouchons de bière et la mayonnaise dans l'herbe.

Mario poussa un long soupir. Il se sentait faible. Il avait envie de pleurer, mais il avait autre chose à faire. Il devait sortir de là. Il tenta de se lever. Son corps était incroyablement courbaturé, surtout son cou. Il se demanda s'il s'était battu (d'où pouvaient donc venir ces gouttes de sang?). Au moins, ses jointures n'étaient pas abîmées. Heureusement, pensa-t-il, sachant qu'il pouvait donner la mort d'un coup de poing, fort comme il était. Aussitôt qu'il fut debout, sa tête se mit à tourner et il se remit à vomir. Lorsque la bile sortait de ses entrailles, ses yeux se mouillaient malgré lui. À chaque contraction de son œsophage, Mario râlait et serrait ses gros poings. Lorsqu'il eut fini, il voulut hurler de rage, mais ne put que murmurer entre ses mâchoires crispées :

« Stie de crisse de cave de crisse d'épais... Belle job mon Mario! Belle job! ». Il se remit sur les genoux en toussant. Un rire nerveux et sarcastique s'échappa de sa bouche sale. Il était tout en sueur. Il s'écoeurait. Il enleva son chandail, puis avec un coin propre, il s'essuya la bouche en frottant fort, pour déloger du même coup la vieille croûte de vomi. L'idée de remettre sur lui ce polo crasseux lui répugna; il retourna donc le chandail sur son revers et s'en servit pour essuyer la sueur de ses aisselles et de son torse musclé. Il lança ensuite le vêtement souillé vers le fossé, près du hamburger éventré, où des mouches commençaient déjà à occuper les rondelles de cornichons.

Mario avait du mal à marcher. Tout son corps était endolori. Ses pieds et ses cuisses le faisaient particulièrement souffrir. C'était comme lorsqu'il s'entraînait trop et que ses muscles s'imbibaient d'acide lactique. Il sentait ses fibres musculaires brûler à chaque contraction. De plus, il avait incroyablement soif. Chaque fois qu'il avalait le peu de salive que son corps déshydraté produisait, sa gorge piquait. Il pouvait voir la sortie de l'autoroute qui menait au *Carrefour du Nord* à environ un kilomètre. Cela lui sembla infiniment loin. L'idée de s'abreuver et de mouiller son visage l'empêcha de désespérer. Des jeunes hommes dans une automobile filant à vive allure lui crièrent des mots qu'il ne comprit pas. Mario tourna la tête vers eux, quelques secondes en retard, avant de continuer sa route.

Il n'y avait pas beaucoup de trafic, mais les véhicules roulaient très vite. Il allait devoir courir. Mario attendit quelques minutes avant d'oser traverser; il avait peur de trébucher en plein milieu de l'autoroute. Il prit une grande inspiration. Lorsqu'il se sentit prêt, un automobiliste le klaxonna. Mario recula de deux pas et tomba dans l'herbe sur le

derrière. Il se mit à rire, mais son corps ne put supporter cet effort : il se remit à vomir quelques cuillérées de bile. Il se releva enfin, résolu à traverser l'autoroute. Il attendit le moment propice, puis traversa la 15 nord aussi vite que son corps fatigué le lui permit. Rendu de l'autre côté, il continua à courir un peu dans les hautes herbes, revigoré du simple fait d'avoir franchi cet obstacle. De l'autoroute, on aurait pu penser que ce colosse gambadait. Pourtant, une fois dans le stationnement du grand centre commercial, Mario expulsa à nouveau de la bile, sur l'asphalte chaude, entre deux voitures stationnées. Son corps se couvrit de sueurs froides. Il se dirigea vers la porte d'entrée du cinéma, soulagé de constater que personne ne l'avait vu vomir, négligeant toutefois que des gouttes de bile avaient éclaboussé ses chevilles et ses sandales, qu'il empestait l'alcool fort, qu'il était torse nu et qu'il avait une sale gueule.

Une mère et ses deux jeunes garçons sortaient du centre commercial. La dame baissa le regard devant Mario. Les deux jeunes garçons l'examinèrent toutefois de haut en bas, comme s'il venait d'une autre planète :

- Maman! Pourquoi le monsieur il est torse nu? C'est parce qu'il est musclé? demanda l'un.
- Moi aussi, j'ai chaud! J'enlève mon chandail! s'exclama l'autre en se dénudant.
- Jérémie! Remets ton chandail tout de suite! Pis arrêtez de regarder le monsieur! cria la mère en tirant ses gamins, l'un par le collet, l'autre par le bras.

Mario tourna la tête et sourit bêtement vers la petite famille en ouvrant la porte vitrée du portique. L'air frais du centre commercial, au contact de sa sueur, le fit frissonner. Il constata qu'il était encore ivre. Il eut honte de sa tenue, lui qui était si coquet la veille, avant son départ. Il bomba davantage son torse imberbe, dressa la tête et marcha vers les magasins. Il croyait qu'il marchait droit, mais ce n'était pas le cas. Plusieurs personnes attendaient en file à la billetterie du cinéma Saint-Jérôme. À mesure que Mario approchait de la file d'attente, un silence s'intensifiait. Les gens se retournaient pour observer cette impressionnante masse de muscles nus qui avançait vers eux. Personne n'osait toutefois le regarder dans les yeux, dans un mélange de crainte et fascination. Mario ne mesurait peut-être que cinq pieds huit pouces, mais il était large et fort comme deux hommes. Il pesait 210 livres, aucune once de gras. Ses biceps faisaient vingt pouces de diamètre, ses poignets étaient gros comme les bras d'un homme moyen et son cou semblait être pris dans ce ciment organique propre aux culturistes. Et bien qu'il eût gardé le doux visage d'un enfant, Mario faisait potentiellement peur. Lorsqu'il traversa la file d'attente, les gens qui s'étaient tassés pour lui faire place remarquèrent qu'il traînait avec lui la traître odeur de l'alcool. Aussitôt qu'il vit une boutique de vêtements, Mario s'y dirigea.

Une musique latine populaire jouait dans la boutique où une multitude de vêtements colorés étaient impeccamment présentés. Mario prit une chemise hawaïenne verte aux motifs de palmiers bleus et jaunes qui était en solde sur une table à l'entrée. Sans hésiter, il l'enfila. Il ne remarqua pas qu'elle était trop petite pour sa taille. Une jeune vendeuse rousse aux cheveux bouclés s'approcha de lui, en souriant d'un air hésitant :

- Bonjour... Est-ce que ça fait? dit-elle en riant.
- Oui mademoiselle. C'est parfait! Excusez-moi d'être entré torse nu; j'avais coincé mon chandail dans la portière de ma voiture et il s'est déchiré... répondit Mario en évitant de regarder son interlocutrice.
- Pas chanceux!
- Non mademoiselle, ce n'est pas mon jour de chance...
- Voulez-vous autre chose? La deuxième chemise est à moitié prix.
- Non merci, ça va être tout... répondit-il. Sa tête commençait à tourner.

La vendeuse marcha vers la caisse, pendant que Mario, les mains dans les poches, fixait bêtement du regard les motifs de palmiers sur les chemises en vente. Le bruit de la caisse enregistreuse le fit sortir de sa torpeur. Il s'avança vers la vendeuse au comptoir et, pour la première fois depuis qu'il était entré, il remarqua son joli visage. Avec toutes ses taches de rousseur sur les joues, elle était mignonne, pensa-t-il. Lorsqu'elle leva son regard bleu vers lui, il eut l'impression de l'avoir déjà vue. Était-ce hier soir? Il n'en avait aucune idée et n'osa pas lui demander, craignant de passer pour un dragueur embêtant. Il paya avec sa carte de crédit Visa Or et quitta la boutique avec la ferme intention de reconstituer la soirée de la veille.

Avant d'appeler Marco, Mario passa aux toilettes. Il dut retourner vers le cinéma, où quelques personnes le regardèrent à nouveau avec fascination. Il s'abreua à la fontaine. La première gorgée lui brûla le gosier. Il avait l'impression que sa gorge était craquelée tellement elle était sèche. Il rinça sa bouche à deux reprises et frotta sur ses incisives avec son index pour y enlever la peau morte qui s'y était collée. Puis il but

abondamment. L'eau froide lui redonna un peu de vigueur. Avant d'entrer dans les toilettes, il remarqua que plusieurs personnes le regardaient encore dans la file d'attente du cinéma. Il se demanda s'il avait fait trop de bruit en se rinçant la bouche.

Les toilettes sentaient la naphtaline. Cette atmosphère aseptisée lui leva le cœur et il faillit régurgiter toute l'eau qu'il avait bue. Il rota en un son mouillé et douteux. Un goût amer monta jusqu'à sa luette, mais sans plus. Il tourna le robinet et laissa couler l'eau froide. En se frottant les mains, Mario s'examina le visage dans le miroir; il était rougi, mais seulement du côté gauche. Il enleva les sécrétions qui avaient séché dans les coins de ses yeux et sur les cils de son œil gauche, dont la paupière était tout enflée. Il pressa sur son coup de soleil avec son pouce, ce qui laissa, pour une seconde, une marque blanche sur sa joue. Il se lava les mains avec du savon en mousse, puis il s'aspergea le visage d'eau froide à cinq reprises, prenant bien soin de frotter son nez et son front luisant de gras et de sueur. Il enleva sa chemise, déroula un grand morceau de papier brun de la distributrice et le mit sous l'eau. Il le passa ensuite sur son torse, son cou et sous ses aisselles. Il déroula un autre morceau de papier brun pour se sécher. Il joignit ensuite ses mains sous l'eau froide et but jusqu'à ce qu'il n'eut plus soif.

« Bonjour. Je ne suis pas là. Laissez un message. » Ce message, dicté laconiquement sur un ton neutre, le faisait habituellement sourire, mais cette journée-là, Mario se demanda pour un moment si Marco le rappellerait. Ne sachant pas du tout ce qui s'était passé la veille, il pensa que peut-être il avait encore dit une bêtise à son camarade. Après tout, il s'était retrouvé seul ce matin, le visage imprimé dans l'herbe... Rien n'était impossible. Un malaise s'éveilla en lui. Il sentit une lourdeur peser au niveau de son

abdomen. Il ne s'agissait pas d'un malaise gastrique, mais Mario n'aurait su dire si c'était de l'angoisse, de l'anxiété, de la culpabilité ou de l'agressivité. Sans doute un peu de tout cela. Il n'avait jamais été bon pour savoir ce qu'il ressentait au-dessous de ses fibres musculaires. Il ne laissa aucun message et marcha vers les taxis parqués en permanence devant le centre commercial. Il eut encore envie de se frapper, de se faire du mal. Pour la première fois de sa vie, il eut peur de ce qui avait pu se passer la veille. Il lui était déjà arrivé de perdre la mémoire en buvant, mais toujours ces « blackout » lui étaient quelque peu reconstitués par un ami. Ce n'était pas tant la peur d'avoir commis une bêtise qui le tracassait, mais bien la désagréable sensation de n'avoir plus été pendant plusieurs heures, d'avoir jeté un morceau de sa vie à la poubelle. Dans la grande allée du centre commercial, sans même qu'il ne le remarque, Mario marmonnait des injures envers lui-même.

Avant de sortir, il retira quatre cents dollars du guichet automatique. Dehors, la canicule persistait. Le soleil plombait sur les capots des trois taxis stationnés. Mario entra dans le premier. Lorsqu'il sentit l'haleine de son client, le chauffeur ouvrit toutes les fenêtres en pressant sur un bouton de la portière:

- C'est pour aller où?
- Au Bourbon Street Club, s'il vous plaît.
- C'est à Sainte- Adèle, ça?
- Oui, j'ai oublié mon auto là-bas...
- Héhé! Moi, si j'oubliais mon auto, je serais dans la rue... Pour Saint-Sauveur c'est 40\$ fixe. C'est bon pour vous? demanda le chauffeur.

- Oui, pas de problèmes.

La Buick grise démarra lentement et quitta le vaste stationnement du *Carrefour du Nord*. En approchant de l'endroit où il s'était réveillé une heure plus tôt sur la 15, Mario regarda par la fenêtre, espérant trouver un quelconque indice qui lui permettrait de reconstituer la veille. Il ne reconnut toutefois pas l'endroit précis de son réveil et il comprit que cette recherche était inutile. Mario s'accosta contre la portière afin de sentir le vent sur son visage enflé. Le chauffeur, calé sous sa casquette jaune John Deere, ne disait pas un mot. Derrière ses grosses lunettes fumées Rayban, il jetait régulièrement des coups d'œil sur son client, qui cognait des clous de fatigue en regardant défiler les vastes champs verts de Saint-Janvier.

C'est la sonnerie de son téléphone cellulaire qui réveilla Mario, alors que le taxi était rendu à Piedmont, non loin de l'horrible robinet géant des glissades d'eau :

- Oui allo?
- Mario? C'est Charles! Ça file?
- Pas si pire, pas si pire... Mais je crois en avoir manqué quelques bouts hier soir.
- Oui, moi aussi... J'essaie de rejoindre Marco. Tu lui as parlé?
- Non. Moi aussi j'ai essayé de l'appeler. À quelle heure es-tu parti hier? Est-ce que j'étais avec toi?
- Oh boy, mon Mario! T'as vraiment manqué un bout! Héhé! Je suis parti vers deux heures avec Vanessa. Tu voulais pas embarquer dans notre taxi; tu disais

que tu en prendrais un plus tard... T'étais déjà pas mal saoul! Tu avais enlevé ton chandail et tu montrais tes muscles au monde en hurlant... Ça faisait peur, mon vieux! Héhéhé!

- Ok... Et les autres? demanda Mario, contrarié par ce récit.
- Quand je suis parti, Marco et Chantale étaient encore là. Tu ne les as pas revus?
- Oui, sûrement...
- Fais-tu de quoi ce soir?
- Non... Je vais rester tranquille pour un petit bout, je crois...
- Ouais ouais Mario! C'est ça! À bientôt!
- Salut.

Mario tenta de se rappeler la scène du taxi que Charles venait de lui raconter. Il eut la désagréable impression que son ami parlait d'un étranger alors qu'il parlait de lui. Charles aurait pu lui raconter une fiction que Mario n'aurait pas plus eu l'impression d'être lui, un peu comme s'il n'était qu'un personnage sans mémoire. Et il sentit un vide grandir en lui. Pour un moment, il pensa avoir perdu plus qu'une simple séquence de souvenirs, mais bien une partie de lui-même, une partie qu'il ne récupérerait jamais plus.

Lorsqu'il vit son Audi TT garée dans le stationnement du *Bourbon*, Mario pensa à sa mère, qui toujours lui rappelait les méfaits de l'alcool au volant. Au moins, se disait-il, je ne mourrai jamais ivre au volant. Il eut envie d'appeler sa mère, pour lui demander comment elle allait, mais il se ravisa. Elle aurait sans doute deviné que quelque chose n'allait pas. Il paya le chauffeur et lui laissa dix dollars en pourboire :

- Merci! dit-il, souriant. Vous allez être correct pour conduire?
- Oui, ça va aller, merci. Bonne fin de journée, monsieur...

Mario déverrouilla sa voiture avec sa commande à distance. Il inspecta la carrosserie grise pour vérifier si personne ne l'avait endommagée. Il ouvrit le coffre arrière et sortit de l'anti-sudorifique d'un « satchell » Adidas. Il avala deux aspirines et but ensuite le peu d'eau qui restait dans sa gourde. Pas question de s'entraîner aujourd'hui, pensa-t-il, satisfait d'y être tout de même allé cinq fois cette semaine. Il se cala dans le luxueux siège en cuir noir, ouvrit le coffre à gants et prit deux gommes à la menthe Excel. Il se regarda dans le rétroviseur sous tous les angles : « Espèce de con » dit-il en soutenant son propre regard. Il abaissa le toit ouvrant et s'engagea sur la route 117, en direction de l'autoroute 15. Il était encore courbaturé, mais il n'avait plus mal au cœur. Son bolide fendait l'air, le vent rafraîchissait son visage et son crâne. Lorsqu'il repassa devant l'endroit où il s'était réveillé, Mario regarda à nouveau les hautes herbes du terre-plein central. L'endroit lui paraissait étranger, comme s'il n'y avait jamais mis les pieds. Il n'avait presque plus mal à la tête, du moins il n'y pensait plus. Il ne cherchait plus à comprendre ce qui s'était passé la veille. Il se contentait de rouler vite, de laisser le paysage glisser autour de lui. L'aiguille du cadran de vitesse montait lentement. Mario gardait son pied sur l'accélérateur. Il écoutait le moteur gronder et le vent siffler dans ses oreilles. Il aurait voulu rouler ainsi longtemps, aussi loin qu'il aurait pu, ne pas rentrer au bureau le lendemain, partir sans avertir personne, s'acheter un petit chalet dans le nord du Québec, loin du bruit des quartiers financiers de Montréal, où il accumulait les heures de travail semaine après semaine. Mario enfonça l'accélérateur au tapis. Le cadran de vitesse

indiquait 168 km/h. L'aiguille continuait de monter, au même rythme que l'excitation dans son ventre, peut-être la seule émotion qu'il savait bien reconnaître et qu'il recherchait souvent, d'ailleurs. Son bolide dépassait les autres à toute vitesse, les laissant loin derrière en un rien de temps. Il allait maintenant à 180 km/h. Il s'imaginait donner un bon coup de volant, que la voiture capote et soit catapultée jusque dans le champ avant d'explorer... Son cellulaire sonna. Mario lâcha l'accélérateur. En répondant au téléphone, il se rangea dans la voie de droite. Il était sûr qu'il s'agissait de Marco. Il allait peut-être enfin savoir ce qui s'était passé la veille :

- Allo?
- Bonjour monsieur Gélinas, je suis Ahmoud Bernabas de la Banque Nationale du Canada. Je vous appelle pour vous dire que vous avez été pré-approuvé pour l'incroyable offre de lancement de la nouvelle carte de crédit OR PLUS. Il s'agit...
- Non merci, c'est gentil de votre part, mais je n'accepte aucune sollicitation téléphonique. Merci beaucoup.
- Oui monsieur, je comprends votre situation, mais permettez-moi d'abord de vous informer des avantages que nous...
- Non merci, vraiment, je ne suis pas intéressé... ajouta Mario, fermement.
- Votre situation nous tient à cœur, sachez-le, mais ne croyez-vous pas que...
- Heille sacrament! J'en veux pas de ta carte! Parle-moi pas de ma situation, j'ai pas besoin de crédit câlisse! J'ai jamais manqué d'argent pis j'en manquerai jamais, p'tit crisse d'insolent! J'ai réussi ma vie, moi! hurla Mario avant de raccrocher.

Sa tête se remit à tourner. Une grosse veine faisait saillie dans son cou. Des sueurs froides réapparurent sur son front. Il se rangea sur l'accotement, ayant peur d'être malade à nouveau. Il était tout essoufflé. Il sortit de la voiture. Le vent léger qui survolait la plaine lui apaisa l'esprit en frôlant son crâne et ses joues. Il fit quelques pas vers le fossé et urina. Le ciel commençait à se couvrir de gros nuages ouateux. Mario, qui habituellement gardait toujours son sang froid, se mit à rire de sa réaction exagérée envers le pauvre vendeur. Il se demanda ce que pouvait bien faire Marco. Il retourna à son véhicule, prit son cellulaire du côté passager et l'appela. Toujours aucune réponse. Il regarda les voitures passer. Certaines personnes croisaient son regard en roulant. Mario les fixait intensément, comme par défi, profitant du fait qu'il ne les reverrait jamais, qu'après une fraction de seconde ils seraient rendus beaucoup trop loin pour poursuivre ce moment de fausse intimité. Il s'accosta sur la portière du côté passager et regarda le vaste champ de maïs devant lui. Au loin, il pouvait voir ce qui semblait être des silhouettes de vaches dans un pâturage, près d'une grange blanche et d'un énorme tas de fumier. Il déboutonna un bouton de sa chemise et la secoua pour faire du vent sur son torse. Il essaya à nouveau de se rappeler de la soirée de la veille, mais encore seule une masse d'images hétéroclites se succédaient dans un ordre confus. Il sortit la carte du conseiller financier Mark Pettinger de son portefeuille. Le numéro à l'endos était décidément écrit par lui. Il tourna et retourna la carte dans sa main, en regardant pensivement vers la grange au loin. Il numérotaria enfin sur son clavier les chiffres inconnus. Peut-être que cette personne pourrait l'aider à se rappeler de sa soirée, pensa-t-il, découragé d'en être rendu là, d'appeler des inconnus pour reconstituer un petit morceau de vie qu'il jugeait avoir inutilement jeté dans la nuit. La sonnerie sonna un seul coup; aussitôt une jeune femme répondit :

- Centre de désintoxication *Le Portage* bonjour.
- ...

Mario ne pouvait dire un seul mot. Il sentit sa gorge se serrer. Il regarda à nouveau le numéro à l'endos de la carte, incapable de se souvenir que celui-ci fut écrit par sa main :

- Allo? Est-ce que ça va? Je peux vous aider? demanda la femme à l'autre bout de la ligne
- Non... Non merci... Je... je me suis trompé de numéro... répondit Mario d'une voix tremblante.
- Vous êtes certain monsieur? Vous allez bien?

Mario referma son cellulaire. Sa bouche était restée ouverte, son regard incrédule fixait le cellulaire. Sa mâchoire tremblait toujours. Il se laissa glisser contre la portière du véhicule pour s'asseoir au sol. Il serra fort le poing. Ses mains étaient devenues moites. Il eut envie de frapper sur son Audi, mais se sentit aussitôt envahi par une brusque fatigue, comme si tous ses muscles se relâchaient en même temps, que son corps se ramollissait et voulait l'abandonner. Il serrait les mâchoires, en guise de résistance. Son cellulaire sonna. Mario se releva rapidement en essuyant ses yeux mouillés du revers de sa main. Il vérifia sur l'écran du cellulaire avant de répondre; il avait peur que ce soit la demoiselle du Portage qui le rappelle. C'était Marco :

- Héhé! Salut Mario! Prêt pour le grand soir?

- Pardon? De quoi tu parles?
- Hey bonhomme! Es-tu encore saoul? La loge au Centre Bell, le show de *The Who*... La belle Caroline de la Banque de Montréal, avec toutes ses amies...
- Non? Ça te rappelle rien?
- Non Marco... Excuse-moi, j'ai raté un bout hier. Je pense que je suis malade, je ne ferai rien ce soir. On se rappelle, ok? répondit Mario d'un voix neutre et monotone, toujours en regardant vers les vaches près de la grange, au loin.
- Hé attends... Tu peux pas me...

Mario ferma son cellulaire et le lança sur la banquette arrière de la voiture. Une image simple mais forte persistait dans son esprit : des vaches en train de paître, mâchant calmement de l'herbe sous le soleil torride, regardant les voitures filer à toute allure sur l'autoroute, au loin. Sans se poser de questions, il décida d'aller vers la grange. Il ferma le toit ouvrant de la voiture, barra les portières et activa le système d'alarme. Il descendit le fossé et marcha vers le champ de maïs. Les épis formaient un long mur devant lui. Il ne voyait plus l'horizon, ni les vaches ni la grange blanche. Sa respiration s'accélérait; il se sentit étrangement excité à l'idée d'entrer dans le champ. Pouvait-il se perdre? se demanda-t-il. Un automobiliste klaxonna en passant devant son Audi garée sur l'accotement. Mario se retourna et salua la voiture passante. Il se glissa entre deux plants de maïs, sous les cris nasillards des grillons tapis dans l'herbe chaude.

Il avançait lentement dans le champ de maïs, voyant à peine à quelques mètres devant lui. La sueur commençait à traverser sa chemise. Sa respiration s'écourtait tellement il était excité. Il se sentit rajeuni. C'était la même sensation que lorsqu'il allait

espionner ses voisins quand il était enfant. Une sorte de chatouillement à l'intérieur de sa cage thoracique. « Qu'est-ce que je fais là » dit-il à haute voix. Il pouffa de rire. Il continua à avancer, lentement.

Il se demanda soudainement s'il était dans la bonne direction, s'il allait bel et bien vers les vaches. Il se retourna et écouta. Les automobiles qui filaient sur la 15 lui firent croire qu'il s'était trop enfoncé vers la gauche. Il tourna un peu à droite et avança d'une dizaine de pas. Il n'était plus sûr. Il écouta à nouveau les automobiles. Il reprit un peu à gauche. À peine une minute plus tard, une envie d'uriner le fit s'arrêter. Il se soulagea en observant le ciel. Il regarda le soleil trop longtemps et des taches de couleurs apparurent dans son champ de vision, ce qui l'étourdit pour un moment. Il baissa la tête et remarqua que son urine dégouttait des feuilles d'un épi et tombait sur ses sandales. Il enleva ses pieds brusquement et faillit tomber. En reprenant son équilibre, il vit le corps d'une grosse couleuvre se glisser entre deux tiges. Il recula de deux pas et chancela à nouveau, mouillant son short d'urine. Il chercha la couleuvre au sol, mais ne la trouva pas. Y avait-il vraiment une couleuvre? se demanda-t-il en se secouant. Il examina le sol autour de lui et continua à avancer. Le bruit du trafic sur la 15 lui venait maintenant de la droite. Il ne comprenait plus où il devait aller. Il ne parvenait pas à se rappeler l'emplacement des vaches. Il ne se rappelait même plus d'où où il était parti. Il n'entendait que le chant des grillons. Les sueurs froides reprirent. Il regarda partout autour de lui, puis se mit à courir. Après quelques enjambées, il s'essouffla et tomba au sol. Il vomit à nouveau de la bile. Son visage était crispé de douleur et ses yeux, rouges et larmoyants. Il se mit à genou et cracha. Il se leva lentement, encore tout étourdi. Il se sentait ivre à nouveau! Il tituba

quelques pas et soudainement il était rendu au bord de l'autoroute. Sa voiture était à vingt mètres à sa droite.

Il démarra la voiture et s'engagea sur la 15. Il appela Marco :

- Allo? dit Marco.
- Salut Marco... C'est à quelle heure pour le Centre Bell?

## Propre

Elle ouvre les yeux et se redresse brusquement sur son lit en repoussant la couette blanche, d'une blancheur éclatante. Elle est en sueur dans son pyjama. Les rayons du soleil plombent directement sur le lit et illuminent toute la pièce. Elle reste assise quelques minutes, en regardant autour. Ses yeux bleus sont bouffis et humides. Les chiffres rouges du cadran indiquent 9:16. Sur la commode en chêne, près d'une enveloppe cachetée, les feuilles de l'hibiscus, d'un vert mat, sont recouvertes de poussière.

Son ventre gargouille. Elle pose les pieds sur la surface froide du plancher de marqueterie et marche vers la cuisine, entre les meubles vides et les boîtes pleines. Elle s'arrête devant le comptoir, où il y a une assiette, un bol, des ustensiles, du pain et une boîte de flocons de maïs. Son ventre gargouille à nouveau. Elle tourne le robinet et laisse couler l'eau froide pendant quelques secondes. À travers la fenêtre au-dessus du lavabo, elle regarde l'érable balancer ses branches nues dans le vent, devant la rivière. Il neige faiblement. Elle se remplit un grand verre d'eau froide et s'appuie sur le comptoir. Elle prend une gorgée et soupire en regardant les boîtes dans la cuisine et le salon, dont le contenu est inscrit au crayon feutre noir : Ustensiles, Livres, Casseroles, Bouffe, Vaisselle, Divers... Elle marche en zigzaguant entre les boîtes, jusqu'à la porte-fenêtre du balcon arrière. Elle fixe les reflets de la lumière du soleil sur la surface tremblante de la rivière. Elle finit d'avaler son verre d'eau et retourne à la cuisine. Elle remarque quelques

taches sur le plancher. Elle passe son doigt sur le dessus du réfrigérateur. Il reste de la poussière.

Une main sur le robinet qui coule, l'autre sur la hanche, la tête en l'air, elle attend, arpantant le plafond du regard. Les pointes de ses longs cheveux châtais frisent légèrement sous l'action de la vapeur d'eau chaude. Le seau à moitié plein se remplit en un bruit sourd. La sonnerie du téléphone la sort de sa torpeur. Elle le regarde sonner quatre coups. Elle répond enfin :

- Oui, allo ?
- Salut! C'est Karine. Qu'est-ce que tu fais de bon ?
- Rien. Je fais du ménage...
- Est-ce que ça te tente de sortir ce soir ? Question de fêter ton départ. On se verra pas avant un bon bout...
- C'est vraiment gentil Karine, mais j'ai une tonne de choses à faire avant de partir... Je ne veux rien oublier, tu comprends... T'es vraiment fine.
- ...
- T'es pas fâchée, Karine ? J'ai vraiment pas mal de choses à faire...
- Je pourrais venir t'aider ? J'ai envie de te voir... On se voit plus depuis que t'es sobre. On n'est pas obligées de se défoncer, tu sais. J'suis capable d'être *straight* moi aussi pour une soirée...
- C'est pas ça, Karine... Je t'aime beaucoup, tu sais... Oublie-le pas. Promets-moi que tu l'oublieras pas, ok ?
- Ben oui, c'est ça... Tu m'aimes, c'est effrayant... Bye ! Bon voyage !

Elle regarde longuement le combiné dans sa main. Elle le serre dans sa paume moite. Une larme coule sur sa joue. Elle raccroche et débranche l'appareil. Dans la cuisine, l'eau coule toujours dans le seau, qui déborde dans l'évier. Elle s'assied sur le plancher, adossée contre le divan, les bras autour des genoux. Elle enfouit son visage entre ses genoux pliés. Elle se balance ainsi sur elle-même quelques minutes en échappant des sanglots, entre les boîtes de carton brun, dans le silence du grand salon vide. Elle se relève en se frottant les yeux, étourdie. Elle se dirige vers la salle de bains en reniflant, essuyant le bout de son nez avec le revers de sa main. Dans la cuisine, le seau d'eau continue de déborder dans l'évier.

Lorsqu'elle allume la lumière, son image lui apparaît dans la glace. Ses yeux sont rougis et mouillés. Elle baisse le regard, puis se mouche. Elle étire ensuite son cou en tournant sa tête lentement, de gauche à droite, puis de droite à gauche. Elle s'observe à nouveau dans le miroir et inspire profondément. Elle fixe la céramique du plancher sale de la salle de bains. Elle se regarde dans les yeux quelques secondes et expire d'un coup sec, avant d'éteindre la lumière. Elle retourne à la cuisine et ferme le robinet.

Elle se verse un verre de rhum épicé Captain Morgan sur glaçons. Elle en boit une gorgée et dépose le verre sur le comptoir. Elle va dans la chambre à coucher avec le seau d'eau et la guenille. Elle pose le seau au pied du lit, enlève toute la literie et l'enfouit dans un grand sac à ordures. Avec la guenille humide, elle époussette la table de chevet, la petite bibliothèque vide, l'allège de la fenêtre, la commode et le pot de la plante. Elle prend ensuite l'enveloppe cachetée et la dépose sur le comptoir de la cuisine. Elle boit une autre gorgée de rhum épicé et rince ensuite la guenille sous l'eau froide. Elle retourne

dans la chambre pour épousseter l'hibiscus, passant délicatement le linge humide sur chacune des feuilles. Elle s'assied ensuite sur le lit. Elle y reste assise quelques minutes, la guenille dans la main, à regarder la plante, dont les feuilles vertes reluisent enfin. Elle soupire. Elle jette la guenille dans le seau, qu'elle apporte au salon, puis elle revient avec le balai, qu'elle passe dans tous les recoins, sous le lit et sous la commode, traînant son tas de poussières jusque dans le salon. Elle appuie le balai contre le mur et ferme la porte de la chambre. Elle retourne à la cuisine, où elle vide le verre d'un trait. Elle fixe ensuite son regard sur les deux glaçons dans le verre, qu'elle tient devant son visage impassible. Elle remplit à nouveau le verre et le laisse sur le comptoir.

Elle empile toutes les boîtes près de la porte d'entrée, ainsi que les sacs de vêtements, qu'elle enligne le long du mur. Elle passe ensuite à l'époussetage de la table du salon, de la grande bibliothèque, de la grande table, du buffet en acajou et des allèges de fenêtres. Elle est en sueur. Elle va vider l'eau du seau, devenue tiède et sale, dans la cuvette et tire la chasse. Elle prend son verre et va s'asseoir sur le divan, placé à un mètre face à la porte-fenêtre du balcon arrière. Elle déguste son rhum lentement, en regardant la rivière couler. Il ne neige plus. Midi approche. De grosses gouttes d'eau tombent sur le balcon. Le soleil plombe directement sur le toit enneigé du duplex. Un gros glaçon fondant atteint presque la rampe du balcon.

Elle se verse un troisième verre pendant que le seau se remplit d'eau chaude. Dans la cuisine, le gros du nettoyage est terminé. Le réfrigérateur est vide et propre, les armoires sont nettes, le poêle aussi. Les fenêtres, impeccables. Elle range le pain, la boîte de céréales, l'assiette, le bol et les ustensiles dans une boîte en carton. Elle passe le linge

humide sur les portes d'armoires et sur le comptoir. Elle boit ensuite debout devant l'évier. Entre chaque gorgée, elle fixe la guenille et la bonde.

Elle renverse les quatre chaises sur la table et enlève les toiles de poussières et de cheveux qui sont collées sur les pattes. Elle balaie ensuite la salle de bains, le salon et la cuisine, tirant même les meubles pour balayer en dessous. Elle vide à nouveau son verre d'un trait. Son visage pâle est impénétrable. Elle sort deux autres glaçons du congélateur. En les laissant tomber dans le verre, elle dit : « Glok ! Klok ! », puis elle éclate de rire. Elle arrête brusquement, soupire, puis remplit son verre de rhum épicé. Elle lève la bouteille devant ses yeux. Elle est à moitié vide. Elle regarde l'image du Capitaine Morgan quelques secondes et lui dit : « Ben oui ! », avant de pouffer de rire et de reposer la bouteille sur le comptoir.

Elle retourne dans la chambre à coucher avec la vadrouille et un seau d'eau chaude au Pine Sol. Elle nettoie le plancher, puis le sèche avec la vadrouille tordue. Lorsqu'elle a terminé, elle regarde la chambre, satisfaite. Le cadran à chiffres rouges indique 13 :12. Le soleil reluit sur les meubles et le plancher. Ça sent bon le pin. L'hibiscus verdoie. Elle referme la porte.

Elle passe ensuite la vadrouille dans le reste de l'appartement. Elle s'assure qu'aucune tache ne subsiste sur le plancher. Elle s'applique particulièrement lors du séchage, rinçant et tordant la vadrouille trois fois avant d'essuyer l'eau savonneuse sur le plancher. Une fois rendue à la salle de bains, elle se regarde dans le miroir. Ses yeux sont bouffis. Son visage est pâle. Elle ouvre la porte de la pharmacie et sort un tube à pilules.

Elle avale les trois dernières pilules de codéine avec un plein verre d'eau tiède. Elle s'assied ensuite sur le couvercle fermé de la cuvette, s'accoude sur ses genoux et appuie son menton sur ses paumes. Elle attend que le plancher du salon soit sec. Elle ne quitte pas des yeux les sillons humides que la vadrouille a laissés. Elle les regarde s'estomper et disparaître. Elle se lève, les yeux fermés, la tête légèrement inclinée vers l'arrière. Elle ouvre les yeux et sourit lentement. Elle rince et tord la vadrouille une dernière fois, avant d'aller l'appuyer sur la rampe du balcon arrière. Elle jette l'eau sale par-dessus bord, dans la neige en bas et laisse le seau vide sur le balcon. Elle revient prendre le verre et la bouteille et s'assied sur le sofa.

Le ménage est terminé. Elle sourit. Elle regarde la rivière couler en sirotant son rhum. Un vent frais entre dans le salon par la porte-fenêtre. Elle hume l'air de l'hiver qui s'achève. Son visage prend des rougeurs. Elle écoute la rivière couler. Les branches nues de l'érable se balancent dans le vent. Elle baille. Elle finit son verre et, lentement, elle s'endort.

\*\*\*

*... a eu lieu sur la 40 est, près de la sortie Papineau, c'est donc au ralenti. Sur la 25 sud, on nous dit que...*

Elle se réveille tranquillement au son de la radio. La voix de l'annonceur lui parvient de la chambre à coucher. Il est exactement 14 :45. Elle se lève, un peu étourdie. Sa bouche est pâteuse. Elle se rince la bouche avec une petite gorgée de rhum à même la bouteille.

Elle marche jusqu'à la fenêtre près de la porte d'entrée, tire légèrement le rideau et regarde la vieille Nissan grise, en bas, dans le stationnement. Dans la chambre à coucher, la radio se tait. Madame Paquette apparaît enfin, entre dans sa voiture, fait démarrer le moteur et part pour le travail. Elle lâche le rideau et se retourne vers le salon. Le vent souffle fort. Elle regarde toute la pièce et frissonne violemment. Elle serre les dents et plisse les yeux. Ses lèvres se mettent à trembler. Elle porte les mains à son visage et passe les doigts sur ses yeux. Elle met ensuite une main sur son ventre et, de l'autre, s'appuie sur le sofa. Elle recroqueville légèrement son corps et commence à trembler. Elle prend la bouteille et avale deux grosses gorgées. Elle tousse en reposant la bouteille sur le plancher. Des larmes lui coulent des yeux. Elle échappe un sanglot. Elle referme la porte coulissante du balcon arrière. Le vent et la rivière se taisent. Elle ferme les yeux, prend cinq grandes respirations, essuie ses larmes et expire enfin en ouvrant les yeux.

Elle jette le verre, la bouteille et la guenille dans le sac à ordures. Elle le noue, enfile ses pantoufles et sort déposer le sac au bord du chemin. En remontant les escaliers, elle regarde aux alentours. Personne. Le temps est doux. C'est une belle journée. En entrant, elle dépose le balai sur les sacs de vêtements et jette un dernier coup d'œil à la cuisine et au salon pour vérifier que tout est propre. Elle referme la porte d'entrée et verrouille la porte. Elle met la clé sous le tapis de l'entrée. Elle se dirige vers la cour arrière. Elle enjambe la bordure de neige. Son pied casse la croûte et s'enfonce dans la neige. Elle avance ainsi vers la rivière, lentement. Elle regarde ses pieds rougis par le froid casser la croûte de neige à chaque pas. Elle perd ses pantoufles dans la neige et se met à pleurer. En se dirigeant vers le petit quai en ciment, elle voit le trou que l'eau sale a formé dans la neige blanche, sous le balcon de son appartement. Elle détourne le regard et

sanglote violemment. Au bout du quai, elle pousse un bloc de neige dans la rivière avec son pied. Le bloc se mouille, puis coule lentement dans l'eau en s'éloignant. Elle regarde autour. Personne. Elle se jette à l'eau, les pieds devant, le corps raide et droit. Elle serre les dents et les poings. Son corps cale dans la rivière. Trois mètres plus loin, elle sort la tête et les bras de l'eau et se débat en reprenant fougueusement son souffle, les yeux grand ouverts et terrifiés. Elle voit l'étable se balancer dans le vent. Ses muscles se crispent rapidement. Elle perd conscience. Son corps disparaît plus loin, où la rivière se rétrécit, sous un embâcle de glace.

\*\*\*

La jeune femme inspectera l'intérieur des armoires vides. Le vieux propriétaire se tiendra devant le réfrigérateur et la regardera. Le copain laissera couler l'eau chaude dans l'évier :

- Elle devient chaude vite ! dira-t-il en retirant rapidement son doigt du jet d'eau.
- La plomberie n'est vieille que de cinq ans ! répondra le vieil homme.
- 600\$... Est-ce que ça comprend le chauffage ? demandera la femme.
- Chauffage et eau chaude compris, mademoiselle...dira-t-il.

Le couple suivra le propriétaire au salon. La jeune femme sourira à son copain. Elle avancera vers la porte-fenêtre du balcon arrière en y inspectant les cadrages. Elle fera coulisser la porte ; un vent tiède entrera dans le salon. Elle regardera couler la rivière, derrière le grand érable feuillu :

- C'est calme ici... dira-t-elle en soupirant.
- Belle vue, n'est-ce pas ? répondra le vieil homme derrière elle.
- Et c'est propre ! ajoutera le jeune homme du fond de la pièce en jetant un coup d'œil dans la chambre à coucher vide.
- Oui, dira le propriétaire en se retournant. Les derniers occupants étaient très propres.

# **La passivité d'Antoine dans *L'hiver au cœur d'André Major***

Partie critique du mémoire

## L'ouverture d'une parenthèse

Avec la publication de *L'hiver au cœur* d'André Major en 1987, XYZ inaugureait sa collection « Novella », dont « l'objectif [...] est de publier des textes qui sont des nouvelles par leur structure, mais qui par leur dimension se rapprochent du roman<sup>1</sup> ». C'est l'occasion pour le lecteur de renouer avec un personnage qu'il reconnaît, Antoine, probablement le même que dans *Le cabochon*<sup>2</sup> et *Une soirée en octobre*<sup>3</sup>. S'il est vrai que cette *novella* de Major ressemble à un petit roman par sa longueur<sup>4</sup>, la courte durée qu'elle représente s'apparente beaucoup plus, bien que non exclusivement, à la forme de la nouvelle. *L'hiver au cœur* n'est en effet qu'un court moment dans la vie d'Antoine; il s'agit d'une période située entre deux temps distincts, entre la vie monotone qu'il menait avant le temps du récit et la relation qu'il s'apprête enfin à vivre avec Huguette. L'action débute au moment où « tout ou à peu près se [met] à aller de travers » (11) et se termine lorsque Huguette avoue son amour à Antoine et qu'ils s'endorment ensemble, au seuil d'une nouvelle relation, deux ou trois semaines plus tard. Ce cadre temporel nous permet d'entrevoir le personnage seulement pour la durée d'une parenthèse particulière au sein de sa vie globale. Voir le personnage dans sa « durée parenthétique », pour reprendre l'expression de Michel Viegnes<sup>5</sup>. L'intérêt de souligner l'aspect « parenthétique » du récit va au-delà de la simple considération formelle. Cette parenthèse est créée par le héros lui-

<sup>1</sup> A. MAJOR, *L'hiver au cœur*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Novella », 1987, quatrième de couverture. Dorénavant, lorsque nous nous référerons à cette oeuvre, nous désignerons simplement le numéro de la page entre parenthèses.

<sup>2</sup> A. MAJOR, *Le cabochon*, Montréal, Partis Pris, 1964, 195 pages.

<sup>3</sup> A. MAJOR, *Une soirée en octobre*, Montréal, Leméac, 1975, 97 pages.

<sup>4</sup> À cet égard, il est intéressant de découvrir qu'initialement André Major a longtemps jonglé avec l'idée de faire de *L'hiver au cœur* un roman. Voir R. MARTEL. « André Major : 25 ans d'écriture », *La Presse*, 4 avril 1987.

<sup>5</sup> M. VIEGNES, *L'esthétique de la nouvelle française au vingtième siècle*, New York, Peter Lang, coll. « American University Studies, Series II, Romance Language and Literature vol. 104 », 1989, p. 107.

même lorsqu'il quitte son emploi et sa copine, dès les premières pages du récit. Ce faisant, Antoine s'expose à un nouveau temps, celui du possible. De sa routine ennuyante, il passe à une «disponibilité totale» (16) dans laquelle il tente, selon une démarche plus ou moins claire, de renouer avec lui-même. Si on peut initialement croire qu'Antoine est complètement indifférent au monde, le hasard fait en sorte qu'il rencontre une amie d'enfance, Huguette, dont il s'éprendra rapidement, et qui viendra ébranler son apparente passivité. Alors qu'il espère vaguement se métamorphoser après sa démission de la maison d'édition où il travaille et après une rupture amoureuse, Antoine fait plutôt l'expérience de l'errance et sera constamment déchiré entre un idéal romantique de solitude et son désir pour Huguette. Bien qu'Antoine, à travers son errance, renoue avec la simplicité sensuelle de l'existence, il résiste parfois à la vie, c'est-à-dire à ce qu'il ressent pour Huguette, toujours dans l'idée d'une « métamorphose » (31) accessible seulement, selon lui, à travers l'expérience de la solitude. Et à travers cela ressurgit l'envie d'écrire une œuvre qui le transcenderait, mais qui entre également en conflit avec son désir pour Huguette. La disponibilité à laquelle Antoine s'expose, qui ne constitue qu'une parenthèse au sein de sa vie globale, permet donc la mise en évidence de ses contradictions et de son indétermination. Cela prend chez lui la forme d'un conflit intérieur principalement vécu dans l'errance.

Notre réflexion portera d'abord sur le personnage d'Antoine, particulièrement sur son caractère passif et veule, ainsi que sur son indétermination. Nous verrons comment la disponibilité à laquelle il s'expose le mène à l'errance, démarche (ou anti-démarche) souvent perçue dans le récit comme étant une sorte de quête identitaire. Nous examinerons comment la narration, principalement grâce à la modalisation des énoncés,

contribue au rapport au monde hésitant d'Antoine, qui est toujours dans la nuance et l'indécision. Nous étudierons ensuite les désirs contradictoires d'Antoine, son idéal de solitude et son désir pour Huguette, et nous verrons comment ceux-ci créent un conflit intérieur qui contribue à son errance, mais qui également fait avorter ses tentatives d'écriture. Ainsi, c'est seulement au moment où Antoine acceptera de céder à son désir pour Huguette et à abandonner son idéal romantique de solitude qu'il parviendra à atteindre un équilibre et ultimement, à écrire. Et la parenthèse que constitue le temps du récit se refermera lorsque Huguette, elle aussi, cédera à son désir pour Antoine, elle qui avait le « cœur sec » (50), blessée par un vieil amour, et qui croyait ne plus pouvoir aimer.

## Antoine le passif

La première phrase de *L'hiver au cœur* indique que le personnage traverse une période de changements : « Il approchait de la trentaine quand tout ou à peu près se mit à aller de travers. » (11) D'emblée, le lecteur comprend que l'existence du personnage prend une tournure autre, qu'elle bifurque de sa trajectoire habituelle et que ces changements englobent « à peu près tout », c'est-à-dire qu'ils ont une étendue pour le moins vague. Cette affirmation nuancée est, comme nous le verrons, à l'image de son personnage, Antoine, qui est tout en approximations et en équivoques, rarement dans le catégorique et dans les extrêmes. Dès ce moment où sa vie se met « à aller de travers », son existence routinière s'ouvrira sur une « disponibilité totale » (16) qui lui fera ressentir toute l'ambivalence et l'incertitude de son existence.

Les choses vont de mal en pis pour Antoine. Au travail d'abord, son patron lui reproche d'avoir laissé passer le manuscrit « d'une des grandes voix de la féminitude » (11), à cette époque où, dit-il, « l'heure est à la parole des femmes » (11). Objectant une surcharge de travail à ce reproche, il se fait retirer la direction littéraire afin qu'il se consacre uniquement à la production. À la maison, les choses se gâtent tout autant. Nicole, avec qui il habite depuis six ans, vit une crise d'identité qui la pousse à exiger d'Antoine qu'il couche hors du lit conjugal, sur un lit de camp, dans le boudoir. Nicole assiste à des séances de thérapie collective dont les motivations sont clairement d'un féminisme radical : elle est « la seule de sa bande à encore supporter un partenaire mâle. »

(12) Dès les premières pages du récit, ces contrariétés feront en sorte qu'Antoine, un bon matin, démissionne et quitte Nicole.

Ce qui frappe d'abord le lecteur dans les comportements d'Antoine, c'est la facilité déconcertante avec laquelle il parvient à tout laisser derrière lui. On constate qu'il s'agit d'un personnage passif dont le tempérament est teinté d'indifférence. Dès la première page, alors que son patron lui reproche d'avoir laissé passer la « Kate Millet » (11) tant attendue, on comprend qu'Antoine n'est pas doté d'un caractère frondeur et ambitieux : « Antoine faillit lui faire remarquer que Kate Millet n'était peut-être pas à sa place dans une collection ouverte aux seuls romanciers et poètes; il se contenta de répliquer qu'il faisait de son mieux... » (11) Remarquons qu'il « faillit » dire ce qu'il pensait à son patron, pour plutôt se « contenter » d'une réplique pour le moins mollasson, nuancée par un « peut-être ». Lorsqu'il se fait annoncer qu'on lui retire la direction littéraire, il « demeur[e] impassible, comme si tout cela avait cessé de le concerner » (13). À la maison, sa passivité est conciliante. Alors que Nicole lui reproche tout simplement « d'être là » (12), il continue à faire le bon prince :

[...] lui s'évertuait à pousser la bonne volonté jusqu'à s'attribuer une plus grande part de responsabilités domestiques. Il renonça même à la délicieuse sieste du samedi après-midi et se coupa la barbe, comme elle le lui avait maintes fois suggéré. (12)

L'utilisation du verbe « renoncer » nous indique qu'Antoine délaisse ici quelque chose qui lui appartient de droit, simplement pour accommoder cette femme qui n'a évidemment plus d'amour pour lui, comme nous le montre la suite, alors qu'elle lui avoue vouloir « se défaire des liens qui la rend[ent] dépendante de lui » (12). On pourrait penser, après une telle révélation, qu'Antoine serait complètement abattu ou en colère. Mais non.

Il est seulement « passablement ébranlé par cette révélation » (12) et va même jusqu'à « lui demand[er] ce qu'elle atten[d] de lui » (12). Elle lui reproche d'exister, d'une certaine manière, et Antoine, pour sa part, « demande » ce qu'elle voudrait qu'il fasse, comme s'il était incapable d'agir par lui-même en une telle circonstance. Antoine agit rarement avec motivation; la plupart du temps, il cherche à s'accommoder aux contingences qu'on lui impose. De cette « demande » à Nicole résultera son exil dans le boudoir, pendant lequel il « dissimul[era] tant bien que mal sa frustration » (12), comme s'il voulait éviter d'exhiber la moindre émotion vive. Lorsqu'il revient chercher quelques objets à son logement en l'absence de Nicole, il est « tout à fait indifférent » (26) à ces lieux où il a tout de même passé les six dernières années. Au moment où il reverra Nicole, en venant vider définitivement l'appartement une semaine plus tard, il remarque à quel point il est « à tout jamais rendu étranger à leur passé commun » (42). Il faut dire que leur union était plutôt terne, « sans passion aucune, mais dans une sorte d'entente cordiale » (18). Cette relation terne ne saurait surprendre le lecteur, qui avait déjà constaté à quel point Antoine semblait embourbé dans une existence monotone.

Dès les premières pages, la passivité d'Antoine est frappante. Elle contraste nettement avec l'attitude plus affirmative de son patron et de Nicole, qui agissent comme des faux-semblants : « Les autres jouaient à vivre - Nicole et ses copines à se libérer d'un esclavage millénaire, le patron à se prendre pour le Robert Laffont local. » (17) Antoine, lui, est loin de « jouer » un jeu, comme s'il refusait de tenir un rôle défini dans la société. Son indétermination est telle qu'il semble à tout moment pouvoir s'effacer. Il est passif non seulement face aux circonstances, mais aussi face à lui-même, à ses émotions et à ses opinions. Comme si une partie d'Antoine restait toujours muette, éteinte: « Il aurait voulu

éprouver de la colère, même après coup, contre le patron, contre Nicole aussi. Mais il ne ressentait rien d'autre qu'une profonde lassitude, plus proche de l'ennui que du désespoir. » (13) Son attitude frôle l'atonie et se manifeste surtout par un effacement émotif. Les débordements, il ne connaît pas. Son amertume va de pair avec sa froide lucidité. À défaut d'avoir de la passion au cœur, il a plutôt « l'hiver au cœur » (14), peu après avoir quitté son emploi « sans le moindre regret » (14). L'effacement qui caractérise son rapport au monde est représenté dès le début, alors qu'il vient à peine de tout quitter : « Une fois sorti de la ville, il se prit à souhaiter très fort de disparaître dans le paysage qui s'étalait, blanc et fade comme du sucre, des deux côtés de la route. » (14) On ne peut pas interpréter ce souhait comme un désir de suicide. Un tel acte serait trop catégorique. Antoine aimerait plutôt « disparaître », ce qui est beaucoup plus passif que de souhaiter la mort. Comme si la blancheur et la fadeur du paysage dans lequel il aimerait se fondre métaphorisait son rapport au monde, un rapport où l'incolore domine sur la netteté et l'éclat, comme l'indique aussi cet « hiver » qu'il a au cœur. Il est toutefois significatif que cette disparition soit souhaitée « très fort ». Qualité paradoxale, soit, que de souhaiter n'être rien ou peu. Mais il semble, en effet, que la seule chose qui puisse être catégorique et constante chez Antoine, c'est qu'il ne soit pratiquement jamais catégorique, qu'il soit toujours entre-deux, lorsqu'il n'est pas carrément absent. Poursuivant notre analogie avec les couleurs ternes qui dominent sur l'éclatant, même « l'austérité de la pièce [qu'il loue] lui plaît immédiatement : rien ne décorait les murs d'un beige pisseeux... » (17) Il est quand même inhabituel qu'une pièce aux murs « pisseeux » puisse plaire à quelqu'un. Ce goût, encore une fois, est cohérent avec le monde terne que perçoit le personnage.

Antoine se retrouve soudainement sans attache. Cela lui fait d'abord prendre conscience de sa liberté. Il a l'impression que le possible lui est ouvert tout entier, que sa vie pourrait prendre un nouveau tournant :

Il roula vers la ville, moins enclin que tout à l'heure à renoncer au douteux devoir de survivre, peut-être parce qu'il lui semblait jouir enfin d'une disponibilité totale à laquelle, une semaine plus tôt, il n'aurait même pas osé rêver. Tout pouvait encore lui arriver, il n'aurait su dire quoi ni ce qu'il attendait de tout ce temps qui lui appartenait en propre maintenant. (16)

Mis à part l'incertitude d'Antoine quant à l'utilité que pourrait avoir cette « disponibilité », notons également la narration évasive qui, relatant pour la première fois du récit cette « liberté » nouvelle, estompe toutes les tournures de phrases qui pourraient donner un caractère catégorique et certain aux pensées d'Antoine. Cette « disponibilité totale », il lui « semble » en jouir ; il y a donc apparence d'état. Cette affirmation est d'ailleurs précédée de l'adverbe modalisateur « peut-être », qui montre que le narrateur porte un jugement de doute sur l'énoncé. Le devoir de survivre lui-même est qualifié de « douteux ». Rien n'est donc moins définitif que les pensées d'Antoine. En ce sens, il est vrai que sa « disponibilité » est « totale », puisque l'indétermination implique que tout est incertain, que les données peuvent changer à tout moment. N'importe quoi pourrait lui arriver et l'on ne saurait en être surpris. Antoine, par contre, s'étonne des effets de cette disponibilité sur lui, autant de son imperméabilité que de sa perméabilité face aux choses. Fidèle à la passivité qui le caractérise, il se sent « curieusement détaché de tout, comme s'il avait enfin échappé au courant de la vie et qu'il en était devenu un simple témoin » (17). L'utilisation de l'adverbe « curieusement », au-delà de l'atténuation et du doute qu'il fait porter sur l'adjectif « détaché », nous indique aussi la réaction d'Antoine par rapport à son état, un peu comme s'il était non seulement devenu le « simple témoin » du « courant de la vie », mais également de sa propre vie. À la page suivante, on nous dit

qu'il a « le curieux sentiment que tout lui appart[ient] à nouveau, alors même qu'il n'[a] plus rien » (18). À nouveau, l'adjectif « curieux » nous montre qu'Antoine reste surpris et perplexe face à ce qui lui arrive. Bien qu'il soit passif, on ne peut affirmer que le possible soit complètement hors de sa portée. Sa passivité ne va pas jusqu'au détachement total, ce qui serait une forme d'excès, alors que rien chez Antoine ne prend une ampleur totalisante. Il a « l'esprit en vadrouille, mais [il reste] curieusement attentif à tout » (20). Il est à la fois attentif et passif ; il ne « joue » pas, comme son patron et Nicole, mais il est tout de même sur la scène. Le terme de « témoin » est donc très approprié à son égard, non seulement parce qu'il implique un certain détachement par rapport à l'existence, mais aussi parce que le témoin est souvent un curieux. Son regard alerte lui permet de voir ce qu'un esprit complètement absorbé par lui-même ne verrait pas. La curiosité d'Antoine l'empêche de sombrer dans le détachement absolu de la dépression et du désespoir. On a plutôt l'impression qu'Antoine est de ces individus veules qui « attendent » que quelque chose arrive au lieu d'agir, sans pour autant être dépourvus d'espoir. Il faut d'ailleurs toujours un brin d'espoir pour être en mesure d'attendre. Plus loin, cette impression est confirmée par le narrateur : « Combien de temps pourrait-il errer comme il le faisait, dans l'attente de signes qui ne viendraient sans doute pas ? » (37) La notion de « signes » implique nécessairement la croyance d'un possible, d'un ailleurs espéré. L'attente d'un changement s'idéalise abstrairement dans l'esprit d'Antoine sous la forme d'une quête identitaire dont le cheminement sera toutefois celui de l'errance. Cette errance donnera forcément un caractère inachevé à son entreprise.

## De la quête à l'errance

La disponibilité dans laquelle se retrouve Antoine pourrait être l'occasion pour lui d'établir des projets ou de réaliser des rêves. Mais pour faire de telles choses, il faut avoir de la motivation et un certain sens de l'action. Antoine se contente plutôt de prendre « le temps de voir venir » (18). Il ne va pas, il regarde venir. Il aspire vaguement au changement, bien que rien de vraiment concret ne soit effectué en ce sens :

Il passa ensuite à la banque faire mettre son compte à jour et retirer une centaine de dollars, irrité d'en être encore à traiter des affaires courantes alors qu'il se croyait ou s'efforçait de se croire engagé dans une entreprise de sauvetage spirituel. Cette apparente contradiction lui ayant rendu sa bonne humeur, il se lança en toute sérénité dans la circulation effrénée du vendredi après-midi. (26)

Son « entreprise de sauvetage spirituel » est non seulement dépourvue de démarche concrète, mais elle est tellement indéfinie qu'Antoine doit « s'efforcer » d'y croire. Il s'agit clairement d'une « contradiction », avec laquelle Antoine se complaît. Ce regard complaisant du héros sur ses contradictions est cohérent avec son indétermination. Ce passage démontre également à quel point cette « entreprise » est une idée abstraite plutôt qu'un projet précis. Si Antoine aspire à un quelconque changement identitaire, cela n'est pas le fruit d'un travail actif. Antoine ne doit pas être considéré comme un individu qui « travaille » sur lui-même, au sens où l'entend parfois la psychologie, c'est-à-dire quelqu'un qui identifierait clairement ses défauts ou ses problèmes et qui élaborerait une stratégie concrète visant à contrer certains comportements ou certaines pensées. Pour Antoine, rien n'est formulé. Si Antoine est véritablement sur le chemin d'un changement, celui-ci ne peut être que souterrain, intérieur, voire inconscient. Selon cette idée, le fait qu'Antoine rêve d'une fuite, au début du deuxième chapitre, démontre bien un certain désir inconscient de changement. Antoine fait un cauchemar dans lequel il fuit une horde

de poursuivants qui veulent sa mort. Il refera ce cauchemar à plusieurs reprises dans le récit, bien qu'on nous indique qu'il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait de tels rêves :

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas été victime d'agression dans son sommeil, et voilà que ça recommençait au moment même où il s'engageait dans une autre existence, comme pour lui rappeler qu'on ne se défaisait pas de soi comme du reste. (25)

Ici aussi, on dit qu'Antoine est « engagé ». Mais notons que le verbe n'est pas modalisé. Il est vrai qu'Antoine entre dans une nouvelle existence, puisque les contingences de sa vie sont modifiées. La citation fait aussi écho à l'épigraph de *L'hiver au cœur* qui met en garde contre le désir de métamorphose en utilisant la métaphore du serpent, qui se défait régulièrement de sa peau au cours de son existence :

Mais surtout, ne jamais faire le serpent, ne jamais rejeter sa peau : car qu'est-ce que l'homme a en propre, qu'est-ce qu'il a de vécu, sinon ce qui est justement vécu? Mais se tenir en équilibre, parce que qu'est-ce que l'homme a à vivre sinon ce qu'il ne vit pas encore?

Cesare Pavese, *Le métier de vivre* (9)

Antoine s'imagine tout de même, d'une façon abstraite, qu'il est dans une sorte de quête identitaire. C'est pourquoi les termes « métamorphose » (31) et « ascèse » (37) sont utilisés les rares fois où Antoine pense à ce qu'il entreprend ou plutôt à ce qu'il veut entreprendre depuis sa rupture avec Nicole et depuis qu'il a quitté son emploi. Mais si Antoine lui-même, dont presque toutes les pensées sont nuancées d'un doute par le narrateur, ne croit pas totalement en son « projet », comment pourrions-nous, en tant que lecteur, y croire? Le regard qu'il porte sur lui, sur ses comportements et ses idées, est tellement empreint de précautions et de réserves qu'il prend souvent la forme de l'ironie. N'oublions pas qu'Antoine, en plus d'être un héros, est également un « témoin », de lui-même comme des autres. Ainsi, lorsqu'il pense à sa « métamorphose » (31), sa pensée est aussitôt suivie d'un « soupçon » :

Le soupçon l'effleura un moment que c'était en lui que se trouvait le poison, mais le mot même le fit rire. Au fond, se dit-il, j'en ai peut-être tout simplement assez d'être ce que je suis et de me voir dans les yeux des autres. (31-32)

Le mot fait rire Antoine, comme si le « poison » constituait une métaphore trop forte pour décrire son problème. Le poison, en effet, est une substance d'une violence nette et évoque une cause concrète aux effets précis. C'est pourquoi cette pensée est immédiatement nuancée. La simplification qui suit la métaphore a l'avantage de se fondre dans un lieu commun, ce qui permet à l'indétermination de reprendre sa place dans le récit. Ici, le regard du héros sur lui-même, qui apparaît sous la forme d'un « soupçon », n'échappe pas à la nuance et à l'équivoque. Mais bien qu'Antoine puisse être considéré comme le « témoin » de lui-même, il ne peut vraisemblablement pas s'abstraire totalement de ce qu'il ressent, comme nous le verrons plus tard dans l'analyse de sa relation avec Huguette. C'est pour cette raison que le lecteur peut tout de même croire qu'une sorte de poison (celui de l'incertitude?) est en effet à l'intérieur d'Antoine, puisque « son entreprise de sauvetage spirituel », loin de le mener à une « métamorphose », le fait plutôt errer. Antoine n'a pas de plan précis:

Il se coucha, vaguement nauséieux, avec le sentiment de tourner en rond : combien de temps pourrait-il errer comme il le faisait, dans l'attente de signes qui ne viendraient sans doute pas ? Il lui semblait piétiner dans le déjà vu, le déjà vécu, alors même qu'il rêvait d'une ascèse qui le rendrait acceptable à ses propres yeux. (37)

Cette « ascèse » qui le rendrait « acceptable à ses propres yeux » implique qu'il ne l'est pas encore et qu'il se considère, en quelque sorte, comme inacceptable. D'ailleurs, lorsqu'il voit son image dans le miroir de sa chambre, Antoine est « agacé » (17). Au restaurant Chez Huguette, « il se dévisag[e] [dans la glace] avec plus ou moins de satisfaction » (18). Et plus tard, au restaurant près de la Place des Arts, il « reç[oit] le choc de sa propre image : sa barbe de quelques jours ajoutée à son air hagard lui donn[e] une allure de récidiviste » (34). Le regard d'Antoine sur lui-même est souvent celui de l'insatisfaction et c'est dans cette optique que son désir de fuite et de métamorphose

prend toute sa signification. Visiblement, cette insatisfaction a des racines plus profondes qu'un simple mécontentement de sa situation amoureuse et professionnelle, bien que celles-ci aient contribuer à créer une routine ennuyante au sein de laquelle Antoine avait l'impression de perdre contact avec lui-même. Sa décision de quitter la maison d'édition et Nicole ne marque que le début d'une parenthèse dans sa vie et ne constitue pas la solution de son « mal ». Comme nous l'avons déjà mentionné, le conflit d'Antoine est intérieur. L'errance physique d'Antoine, même si elle donne parfois l'impression qu'il fait du sur-place, lui permet de réfléchir à ce qu'il ressent, à ce qui le motive et à ce qui le rebute. L'errance est la forme que prend la recherche identitaire d'Antoine, dont la démarche s'exécute par tâtonnements.

Dès le premier chapitre, Antoine se laisse dériver. « L'air égaré » (21), il se retrouve dans les quartiers de son enfance, dans l'est de Montréal, sur la rue Ontario. Notons qu'il y a « quinze ans » (22) qu'il n'a pas revu le décor de son enfance. Ce retour aux sources éveille en lui maints souvenirs, mais rapidement il lui donne un « sentiment d'étouffement » (22). Peu après, ce vagabondage permet toutefois à Antoine d'éprouver une sensation éphémère de plénitude :

Il passa encore une heure ou pas loin à errer dans les environs, savourant infiniment les odeurs de frites, de steak grillé et de poulet. Il faisait trop beau pour rentrer où que ce fût. Trop beau, et il n'en revenait pas d'avoir si facilement rompu avec l'existence laborieuse et grise qu'il avait menée jusqu'à la veille. Cela lui paraissait incroyable et fabuleux, d'une beauté presque insupportable du fait de ne pouvoir la partager. (23)

Antoine prend donc conscience du poids que représentait sa vie d'avant, qui elle aussi le faisait étouffer. Cette citation signale un besoin profond de partage, comme si l'expérience de la beauté ou du bonheur ne pouvait se vivre dans la solitude. Ce n'est sans doute pas un hasard si tout de suite après cette remarque, il pense à Huguette. La flânerie

est ici positive; Antoine marche librement, comme allégé du poids de son ancienne existence. Mais rapidement le passé le rattrape sous la forme d'un souvenir d'enfance, qui lui revient « avec une intensité aussi grande que lorsqu'elle s'imposait à lui dans son sommeil, une scène qui le troubloit encore et lui faisait honte » (23). Il s'agit d'une fois où Huguette avait demandé à Antoine de l'embrasser. Ce dernier avait réfusé, « en bon militant de la Légion de Marie » (23). Il l'avait toutefois portée sur ses épaules, sentant ses « cuisses chaudes » (23) lui serrer le cou. Il en était resté « remué jusqu'aux entrailles et sûr d'avoir frôlé un danger mortel pour son âme » (23). On ne saurait être surpris du fait qu'Antoine refuse le baiser d'Huguette en prétextant un idéal, celui d'une pureté catholique, puisque environ vingt ans plus tard, il résistera encore à son désir pour elle sous les couverts d'un idéal, cette fois celui de la solitude. Ce souvenir le trouble et vient secouer la légèreté circonstancielle de son humeur. Cela constitue également une modulation de la passivité qui le caractérise; l'intensité de ce souvenir le bouleverse, comme si cette scène d'enfance venait tout juste de se reproduire. Cette émotion vive contraste nettement avec la sensibilité neutre qu'il semblait avoir dans l'existence qu'il vient tout juste de quitter.

L'errance physique d'Antoine est non seulement le moment pour lui de renouer avec son intérriorité, mais aussi, plus simplement, de se laisser imbiber par le réel. « Stérilisé [par] l'indifférence » (24) de son existence antérieure, il dérive maintenant sans but apparent dans les rues de la ville et cela lui permet de s'imprégnier des bonheurs simples que peuvent lui procurer ses sens. Comme nous l'avons mentionné, Antoine éprouve un sentiment de plénitude simplement du fait de marcher dans la ville et d'être à l'écoute de ses sensations. Les odeurs ont un effet particulièrement positif pour lui,

comme si elles éveillaient son goût de vivre. Ainsi, il est « excité par les effluves printanières » (14); il « respir[e] longuement l’air sec des montagnes » (15); la puanteur des déchets « lui [met] le cœur en fête » (21); l’odeur des frites, des steaks et du poulet, qu’il « savour[e] infiniment » (24), est la sensation qui précède son sentiment de plénitude au premier chapitre. Si l’errance ontologique d’Antoine ne lui apporte rien de positif, son errance physique lui permet d’expérimenter une forme de pure présence grâce à laquelle il se laisse pénétrer par le monde extérieur. C’est d’ailleurs souvent lorsqu’il est confus ou qu’il ne sait trop quoi faire qu’il part vagabonder dans les rues (ou dans les bois lorsqu’il est dans le nord). Il est alors hors « du courant de la vie » (17). Son esprit vagabonde avec son corps. L’errance le pousse à penser à lui, contrairement aux moments où il est actif. D’ailleurs, lorsqu’il remplace un cuisinier de Chez Huguette pendant trois jours, il constate que le « travail [le] détourn[e] de lui-même et [le] vid[e] enfin de toute angoisse » (41). Même si les états affectifs qui résultent de son errance le poussent parfois à prendre la plume pour retenir le passage des choses et du temps, il erre également dans son écriture. Il ne parvient pas à rendre compte de ce qu’il vit.

L’errance, l’action d’aller ça et là sans but apparent, au hasard des choses, trouve écho dans la structure du récit. Antoine va d’abord dans le nord, revient immédiatement, repart une semaine plus tard, pour ensuite revenir. Lorsqu’il vide son appartement chez Nicole, il est forcé de « faire l’aller-retour à trois reprises avant de pouvoir fermer la porte sur cet épisode de son existence » (44). Lorsqu’il emménagera dans la petite chambre de la rue Laval, « Antoine [doit] monter et descendre l’escalier une bonne vingtaine de fois avant [de] vider le coffre et l’intérieur de sa voiture » (62). La compagnie du chien Vendredi est aussi soumise à ce mouvement oscillatoire; il est « imprévisible : il lui

bav[e] sur les talons toute la journée, puis il s'éclips[e]» (35). Vendredi le suit partout, le quitte, fugue, repart encore et revient... Même dans la chambre voisine d'Antoine, un « va-et-vient » (33) s'arrête et reprend sporadiquement lorsque la prostituée ramène des clients, sans parler de ce cauchemar qu'il fait à plusieurs reprises et qui lui glace le sang. La dynamique du va-et-vient accroît le caractère hésitant du héros et s'harmonise parfaitement à l'instabilité que vit Antoine à travers les différentes dimensions du texte.

## Hésitant entre la vie et un idéal

Bien qu'Antoine soit généralement de nature passive, il ne s'agit pas d'un être complètement atonique et dépourvu d'idéaux. Les principales aspirations d'Antoine se dévoileront surtout lorsqu'il sera confronté à son désir pour Huguette. C'est lorsqu'il se demande s'il doit s'abandonner à ce désir qu'Antoine est tiraillé par d'autres rêves, ceux de la solitude et de l'écriture. Et très rapidement dans le récit, l'apparente passivité d'Antoine se verra remuer.

### Le désir

Si elle frappe aux premiers abords, l'indifférence d'Antoine n'est pas permanente. Peut-être que la monotonie de son travail à la maison d'édition ainsi que l'intransigeance de Nicole dans son ménage ont peu à peu pris le dessus sur ses désirs? Le désir charnel n'a toutefois pas disparu :

(...) il crut reconnaître le langage oublié de la jouissance et il entrevit la serveuse aux yeux humides et au beau sourire. Il éprouva une violente envie de jouir. Ça lui manquait depuis si longtemps qu'il céda à ses propres caresses avec un soulagement un peu honteux. (17)

Par sa violence, cette envie contraste avec le caractère jusque-là éteint d'Antoine. Mais notons tout de même qu'il « cède » à ses caresses, donnant l'impression d'une certaine mollesse dans l'action, comme si le geste n'était qu'à moitié assumé et qu'il témoignait d'une faible volition. Mais cette scène démontre tout de même qu'un « langage oublié », celui de la jouissance, est « reconnu », et qu'Antoine, en quelque sorte, redécouvre une faculté qui était pour le moins engourdie dans l'existence monotone qu'il menait auparavant.

Mais c'est surtout sa rencontre avec Huguette qui affectera Antoine, qui a hâte de « brasser des souvenirs » (23) avec elle. Ses sentiments aussi, seront brassés, et son apparence passivité s'en verra altérée. C'est chez elle, dès le début de leur première soirée, qu'Antoine démontrera une certaine vigueur dans l'action, au cours d'une scène en apparence anodine :

Elle aurait aimé prendre une douche, mais le renvoi du bain était bouché et elle n'avait pas une minute pour appeler le plombier. Il écarta le rideau et constata que l'eau stagnait dans la baignoire. Il s'activa sans résultat avec le siphon, réclama un cintre qu'il défit pour ramoner la sortie. Il retira un agglomérat de cheveux, siphonna à nouveau jusqu'à ce que la baignoire se mette à éructer en faisant des bulles. La baignoire finit par se vider. (28)

Voilà Antoine qui « s'active » et qui « réclame », alors qu'on le connaît surtout pour passer son chemin, céder, renoncer et se contenter. Cette scène, qui a lieu au tout début de leur relation, métaphorise efficacement la situation affective des deux personnages. Avant le temps du récit, une certaine « stagnation » existentielle prévalait pour Antoine. Mais voilà que sa rencontre avec Huguette le fera éventuellement s'activer et qu'il prendra conscience de son besoin d'être avec cette femme dont il tombera amoureux. Huguette aussi, d'une certaine manière, « stagnait ». « La déception amoureuse dont elle ne guér[it] pas » (51), qu'on entrevoit parfois à travers son « regard de naufragé » (40), fait en sorte que la possibilité d'un nouvel amour lui est interdite. Elle n'évacue pas la douleur de son premier amour déçu, peut-être parce que son « renvoi », émotif celui-là, est bouché... Mais elle finira, tout comme Antoine, par accepter le désir qu'ils ressentent l'un pour l'autre. La scène du bain qui se vide est en ce sens porteuse d'espoir, elle annonce l'eau fraîche, source de vie.

Alors qu'ils dansent ensemble au cours de cette même soirée, Antoine est « plus ému qu'il ne l'aurait voulu » (30) par la chaleur et le parfum d'Huguette, comme s'il

résistait déjà à ce simple plaisir et qu'il souhaitait être détaché de ce que la présence d'un corps féminin peut lui apporter. Après la nuit passée avec elle, il part pour « retrouver [sa] solitude » (31), bien qu'il éprouve « le fulgurant désir de la reprendre » (31). Quelques heures plus tard, il rentre se coucher « avec une seule envie, dormir sans une pensée pour elle dont le souvenir lui coll[e] à la peau. Sa douceur lui ravag[e] le cœur [...] et il se sentait contrarié d'être à ce point mordu » (32) Dès cette première soirée où ils deviennent amants, Antoine désirera ardemment Huguette, mais luttera contre ce désir. Néanmoins, ce désir persistera. Le lendemain, Antoine a « une envie très forte (...) de se rendre chez Huguette pour prendre une bouchée et surtout, de ses nouvelles » (33). Plus tard, on parle même d'un « envoûtement » (35), alors qu'il voit « Huguette lui apparaître à tous moments » (35). Son image l'empêche également d'écrire, trop préoccupé qu'il est à penser à « la Porsche toujours garée devant l'appartement d'Huguette » (36). La jalousie, un sentiment intense, démontre également qu'Antoine n'est pas totalement passif.

Alors qu'il croit que « l'envoûtement [a] cessé » (41), Antoine se réfugie dans le nord, au domaine familial, pour se le prouver. Mais dès sa première soirée passée là-bas, il prend conscience de l'ampleur de son désir pour Huguette :

Ce n'était plus l'hiver qu'il avait au cœur – un hiver qu'il avait cru impérissable –, c'était l'image brûlante d'Huguette, son rire clair, l'extrême douceur de sa peau et cette apparente légèreté qu'elle apportait à tout ce qu'elle touchait... (46)

L'hiver de son cœur, cette intangible nostalgie qui caractérise Antoine, la fadeur de son rapport au monde, la blancheur de ses désirs, tout cela est balayé par l'image d'Huguette. Il va sans dire qu'Antoine est amoureux.

## L'idéal de la solitude

Avant même qu'Huguette entre dans sa vie, Antoine se questionne sur les motivations qui le poussent à vouloir la revoir : « Et il se mit à douter du hasard qui l'avait conduit ici, à attendre qu'Huguette ferme boutique, au lieu de le pousser ailleurs, vers l'ouest, vers l'inconnu, où rien n'aurait risqué de le ramener en arrière. » (27) Cette réflexion, initiée par le personnage principal, nous permet d'entrevoir le conflit intérieur d'Antoine. En obligeant le lecteur à initier lui aussi un questionnement par rapport aux décisions du héros, le doute d'Antoine expose le germe du conflit qu'il vivra. Quelque chose est à l'œuvre en lui. Deux choses sont à retenir dans cet extrait, la notion du hasard et celle de la liberté. En doutant de lui-même, Antoine permet une certaine distanciation du lecteur, qui lui aussi désormais peut se demander si des motivations inconscientes sont à l'œuvre chez Antoine. Si ce n'est pas le hasard qui le conduit chez Huguette, est-ce parce qu'il meurt d'envie de la revoir et de se lier à elle? Cette hypothèse n'aurait rien d'une grande découverte. L'intérêt de cette réflexion réside plutôt dans le fait qu'Antoine lui-même ne sait pas si le hasard motive ses comportements ou si ceux-ci sont le fruit de son libre-arbitre. Inévitablement, la question de sa liberté est posée. En effet, qu'est-ce qui l'empêche d'aller vers l'ouest, dans la direction opposée de ses origines? Cette question sera posée tout au long du récit, prenant la forme plus générale d'un déchirement vécu entre l'idée de solitude et la réalité du désir, également entre le passé et le futur. Même s'il peut douter des raisons qui le motivent, Antoine « attend » Huguette, dans le quartier de son enfance, dans l'est de Montréal. Notons enfin que ce retour aux origines est considéré comme étant « risqué ». Le risque étant ici de ne pas aller vers « l'inconnu », vers la solitude. Cela signifie qu'Antoine perçoit Huguette comme étant du

« connu », même s'il ne la connaît pas vraiment (il ne l'a connue qu'enfant), car il sort tout juste d'une relation de couple.

Le désir de solitude d'Antoine va de pair avec ce qu'il appelle son « entreprise de sauvetage spirituel » (26). Même s'il ignore ce qu'il attend de sa décision de quitter son emploi et Nicole, il a l'intuition que la solitude est « nécessaire » à son aspiration au changement :

Il [...] hésita longtemps avant de partir sans la revoir, mais il finit par s'y contraindre pour retrouver cette solitude qu'il savait nécessaire à sa métamorphose. Ce que la présence d'Huguette pouvait avoir de rassurant et d'excitant à la fois risquait de le détourner de la voie qu'il entendait suivre et impliquait, il en avait la certitude, le refus des sentiers battus. La vie commune était souvent confortable, mais elle lui avait empoisonné l'âme. (31)

Antoine considère la vie à deux comme étant rassurante, contrairement à la vie solitaire, qui serait plus risquée, plus imprévisible et « hors des sentiers battus ». Bien qu'on ne puisse juger, d'après cet extrait, l'exacte perception d'Antoine de la solitude, on peut la déduire par la négative, puisqu'il semble ici nettement l'opposer à la vie de couple. Il s'agit ici d'extraire le poison pour l'âme qu'est la vie de couple. Pour Antoine, la vie solitaire représente donc l'inconnu et une certaine forme d'insécurité, salutaire toutefois. Si la vie de couple peut lui sembler « rassurante » et « confortable », la voie qu'Antoine aimerait emprunter ne le serait nullement.

Comme il le dit à Huguette, Antoine « fai[t] le vide » (29), et ce vide a d'abord commencé par sa démission et par sa rupture avec Nicole. Ainsi, il se retrouve dans cette « disponibilité totale » (16) qui *pourrait* conduire à une solitude totale. Il n'est jamais dit explicitement qu'Antoine souhaite dorénavant vivre seul, malgré quelques passages du texte murmurant cette vague aspiration. Bien qu'il sache que la solitude soit « nécessaire

à sa métamorphose » (31), cette transformation n'est jamais souhaitée concrètement, selon une démarche claire. N'oublions pas qu'Antoine est toujours dans la nuance et l'équivoque. Le narrateur ne nous informe pas d'emblée qu'Antoine quitte son boulot et Nicole dans le but précis de se transformer. Il nous montre plutôt un personnage passif et las de son existence routinière, qui pourtant s'approprie le temps en se libérant de ses attaches. Il y a certes plusieurs références à des aspirations de changement ou de découverte identitaire, mais jamais sous la forme d'une déclaration définitive. Dans *L'hiver au cœur*, le thème de la solitude ne se dissocie pas de celui du désir. Antoine va et vient vers la solitude salutaire, sans jamais s'y engager définitivement, toujours retenu par son goût de vivre, d'aimer et de se faire aimer.

Le nom d'Antoine n'est pas sans rappeler celui de saint Antoine, dont la vie ascétique est célèbre et qui est d'ailleurs cité dans le texte. Lorsque Antoine était jeune, il servait les offices moyennant quelques pièces de monnaie ; le curé « lui recommandait vivement de [les] déposer dans le tronc de saint Antoine » (21). Ce n'est sans doute pas un hasard si Antoine n'a jamais déposé le moindre sou dans ce tronc ; on pourrait être porté à croire que le narrateur adresse ici un clin d'œil quant à la thématique de la solitude présente dans le récit. Rappelons qu'à l'âge de dix-huit ans, saint Antoine aurait donné aux pauvres la totalité de son considérable héritage pour se retirer dans le désert et se consacrer à une vie ascétique. Il aurait été visité maintes fois par le démon qui tentait de faire échouer sa solitude. On pense aussi au roman *La tentation de Saint-Antoine* de Flaubert. Mais contrairement au saint, c'est la solitude qu'Antoine vit comme une tentation, et non pas le désir de la femme. Le héros de *L'hiver au cœur* ne vivra jamais en ermite, bien qu'il en rêve parfois : « Bien des fois, quand sa vie ne lui convenait pas, il

s'était complu à s'imaginer ici [dans la forêt], menant une existence frugale, vouée à maintenir la beauté précaire des bois. » (49) Ce rêve peut sans doute être considéré comme un désir de retrait du monde, mais notons qu'il se « complaît » à cette idée de solitude. Cette idéalisation d'Antoine tient plutôt de l'imagination que du projet concret. L'idée d'une vie austère en harmonie avec la nature révèle une conception romantique de la solitude à laquelle il s'accroche. « Maintenir la beauté précaire des bois » dans la frugalité n'a rien d'un projet réaliste. L'imagination complaisante d'Antoine est ici le résultat d'un mécontentement, comme si cette vision ascétique ne naissait qu'en vertu d'un mal de vivre, c'est-à-dire « quand sa vie ne lui convien[t] pas » (49). Outre saint Antoine, une autre référence intertextuelle relative au thème de la solitude se retrouve dans le nom du compagnon d'Antoine, le chien Vendredi. On se rappellera le personnage de Vendredi dans le célèbre roman de Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, autre grand roman de la solitude. Cette histoire sera d'ailleurs reprise maintes fois par différents auteurs, canonisant en quelque sorte Vendredi (celui de *Robinson Crusoe*) en tant que personnage littéraire. Notons aussi la relation souvent ambiguë qu'entretient Antoine avec cette bête. Si leur rencontre initiale le remplit d'une « sorte d'allégresse » (22), il est plus tard « à la fois soulagé et déçu de ne pas l'apercevoir à la sortie d'une brasserie » (23), et lui reproche même, deux jours plus tard, « de l'abandonner sur son île déserte » (36). Antoine ne sait jamais vraiment quand Vendredi va disparaître pour réapparaître plus tard. Leur relation incertaine, dans laquelle aucun n'est maître de l'autre, est pour le moins analogue à la relation qu'Antoine vit avec sa solitude. Tantôt il la désire, tantôt il la fuit. Dans cet ordre d'idées, il n'est pas surprenant qu'à la fin du récit il « quitt[e] furtivement l'appartement sans l'emmener » (73), pour aller chez Huguette, un peu comme si la présence d'Huguette en venait à remplacer Vendredi, qui, quelques jours

plus tôt, « s'était cru autorisé à se mêler de leurs affaires » (51). À la toute fin du récit, Huguette semble même se substituer au compagnon d'Antoine: « Un peu plus tard, comme il commençait à somnoler, il crut entendre Vendredi soupirer. C'était Huguette qui rêvait. » (76-77)

Antoine a souvent recours à l'alcool pour dissiper l'angoisse que lui apporte la solitude. En plus des nombreuses bières qu'il ingurgite simplement pour passer le temps, Antoine boit pour alléger la tension qu'il ressent. Ainsi, il boit pour « liquider sa nostalgie » (38) et suffisamment pour en avoir des maux d'estomac. Le jour de son départ pour le nord, après le retour du cuisinier grec au restaurant, il boit pour se convaincre qu'il n'est pas vraiment attaché à Huguette :

L'envoûtement avait cessé. Il voulait en tout cas, le croire. La preuve, se dit-il, c'est que je peux partir d'ici, le cœur léger. Mais il avait dûachever la bouteille de gin ouverte quelques jours plus tôt pour en arriver à cette légèreté présumée. (41)

Non seulement boit-il pour se convaincre qu'il est sans attaché, mais même au cœur de sa solitude, il doit « recourir au vieux remède de la bière » (47) alors qu'Huguette hante son esprit et qu'il ne peut « lutter » (47) contre son image.

Rappelons qu'avant sa « disponibilité totale » le rapport au monde d'Antoine semblait être teinté d'indifférence. Sa passivité, frappante dès les premières pages du récit, témoigne en partie de cette vie antérieure, bien que l'on sache peu de choses de cet autre temps. Mais voilà que rapidement en cours de route, au sein de la parenthèse que constitue *L'hiver au cœur*, le désir se présente à lui en la personne d'Huguette. Antoine, qui aspirait vaguement à une solitude salutaire, éprouve de la difficulté à concilier cet idéal avec son désir pour son amie d'enfance. Cette difficulté ne réside pas

nécessairement dans le fait qu'il n'est pas saint Antoine ou qu'il n'aurait pas « l'étoffe » d'un ermite, mais plutôt de deux facteurs. D'une part, de la tension que cette aspiration génère en s'opposant à son désir pour Huguette, et d'autre part, dans sa conception même de la solitude; Antoine idéalise sa solitude plus qu'il ne la désire vraiment. La solitude qu'il espère, tout comme son « entreprise de sauvetage spirituel », n'est jamais vraiment définie; elle correspond plutôt à une conception romantique de lui-même et il se complaît dans cette idée, comme nous l'avons démontré. Et cette conception de la solitude, qui selon lui permettrait d'accéder à une sorte de plénitude, semble incompatible avec la vie en communauté, comme si elle impliquait un ermitage absolu, en marge de la société et plus précisément, dans le nord.

Dans l'œuvre entière de Major, le nord est souvent le lieu de refuge des personnages en quête de solitude, que ce soit pour se ressourcer ou tout simplement pour échapper à quelque chose. C'est dans le nord que partira Antoine dans *Le Cabochon* pour se découvrir et devenir un adulte; c'est aussi dans les basses Laurentides que Momo, le « déserteur » de la trilogie majorienne, fuira ses problèmes. Dans *L'hiver au cœur*, Antoine ira dans le nord à deux reprises. Initialement, alors qu'il vient de quitter son boulot et Nicole et qu'il espère s'y retrouver, et une seconde fois alors qu'il veut fuir l'envoûtement d'Huguette, ou plutôt se convaincre qu'il n'est pas tant attaché à elle. Au-delà du simple éloignement géographique qui permet au personnage d'accéder à la solitude, Antoine considère le nord comme un lieu permettant un contact quasi automatique avec son intérriorité, comme par « magie » :

C'était la première fois qu'il revenait ici sans rien éprouver ni rien attendre. Bien des fois auparavant, quand ça ne tournait pas rond, il lui avait suffit d'un séjour de deux ou trois jours, parfois même de quelques heures, pour retrouver une espèce de jubilation intérieure. Mais les lieux avaient maintenant perdu leur pouvoir magique. (15)

Ce passage, qui survient dès le début du récit, démontre qu'Antoine vit plus qu'un simple « ça ne tourne pas rond ». Remarquons toutefois qu'il se rend dans le nord « sans rien attendre », loin de croire que le lieu lui donnera ce qu'il lui a déjà donné. Il monte dans le nord en toute passivité, « sans rien éprouver », et cette première visite dans le nord n'aura aucun effet bénéfique pour lui. À ce moment, Antoine n'a pas encore rencontré Huguette et il se sent vide. Venant tout juste de se libérer de son existence routinière, Antoine, au début du récit, semble n'être devant rien. Il ne peut « retrouver une espèce de jubilation intérieure » puisque celle-ci semble plus que simplement perdue, mais totalement inexistante. Comme quoi, la « magie » du lieu opèrerait seulement lorsqu'elle a une certaine matière affective à faire flamber. Or, Antoine n'a que l'hiver au cœur, pour le moment du moins. Un grand champ de neige froide à la place du cœur. La seule « matière » à penser que lui donne cet hiver, c'est un néant affectif. Ce n'est que lorsqu'il fera la rencontre d'Huguette et que son apparente passivité fera place au désir que ses affects s'éveilleront. Si Antoine retourne en ville, c'est parce que le vide qu'il ressent ne peut être comblé par un lieu. Ce vide, il le transporte partout où il va.

Une fois qu'un conflit secouera la passivité d'Antoine, le nord pourra jouer un rôle en tant que lieu de recueillement. Il permettra l'expérience d'une solitude féconde en vérités individuelles pour le héros, plus précisément, l'acceptation du désir d'Antoine pour Huguette. À cet égard, la réflexion de Glenn Gould sur la solitude, telle que présentée par Georges Leroux, peut nous éclairer. Pour le célèbre musicien, le nord serait

un lieu qui métaphorise à merveille la quête de solitude, autant pour l'artiste que pour l'individu. Plus encore, l'image du nord serait :

[...] l'image de toute recherche spirituelle d'un dépassement : dans la volonté de dépouillement, l'artiste, comme toute personne qui se met à la recherche de la limite, ne cherche pas d'abord la rupture et l'isolement, mais bien l'expérience d'un dénuement qui lui fera retrouver l'essence de la communauté<sup>6</sup>.

Cette citation, prise ici à la volée, exprime bien ce que vit Antoine dans *L'hiver au cœur*. La « limite » représente ici le moment ultime où la solitude de l'individu devient telle qu'elle lui permet d'atteindre une certaine vérité individuelle, et également d'établir, en quelque sorte, le rapport que ce dernier entretient avec le reste du monde. Et cette quête de sens, pour Gould, est autant celle de l'artiste que de l'individu en général. Tout au long du récit, Antoine résiste à son désir pour Huguette car il craint de rembarquer dans une histoire d'amour insipide comme celle qu'il avait vécue avec Nicole. Son envie d'être seul ne témoigne pas nécessairement d'une misanthropie ou d'un sentiment d'être incompris du monde qui l'entoure, tel un romantique, bien que parfois on entrevoie le romantisme en lui. Si Antoine aspirait vraiment à une solitude totale et romantique, celle-ci lui serait imposée sous la forme d'un violent constat, l'artiste romantique étant essentiellement voué à la solitude, incompris qu'il est de ses semblables et contraint de trouver refuge dans une nature qui l'appelle et qui est plus apte à comprendre ses états d'âme. Or, Antoine a simplement besoin de prendre du temps pour lui. Pourquoi ? Cela n'est jamais explicitement démontré. « Le temps de voir venir », dit-il. Il ne veut pas s'abandonner à son désir pour Huguette sans raison. D'une certaine façon, Antoine a besoin d'intellectualiser la décision potentielle d'aller vers Huguette et c'est pourquoi il résiste tant à son désir pour elle. Et si l'idée de la solitude fait souvent contrepoids à ce

---

<sup>6</sup> G. LEROUX. « La nécessité d'être seul. À propos de la Trilogie de la solitude de Glenn Gould » dans *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Montréal, Fides, 1995, p.197-210.

désir, ce n'est peut-être pas tant parce que cette avenue lui paraît être un mode de vie auquel il aspire véritablement, mais peut-être bien parce qu'il a simplement *besoin* d'être seul avant d'aimer, avant de s'engager avec une autre personne, dans une histoire qui, craint-il parfois, pourrait potentiellement l'éloigner de lui-même, de ce qu'il ressent et de ce à quoi il pourrait aspirer. Si ce besoin d'être seul se manifeste parfois à travers l'idée d'une solitude totale et romantique, voire ascétique, c'est peut-être simplement pour l'attirer vers la solitude ; l'idéal d'une solitude absolument retirée du monde agirait comme un horizon abstrait vers lequel il devrait tendre, mais sans nécessairement l'atteindre. Enfin, contentons-nous de souligner qu'Antoine se sent contraint d'expérimenter la solitude, même si ce n'est que pour une brève période, pour enfin se rendre compte qu'il ne veut pas vivre seul. Le « dénuement » d'Antoine est peut-être de courte durée, mais il semble suffisant pour qu'il admette enfin son désir pour Huguette. En ce sens, Antoine retrouve « l'essence de la communauté » à travers l'amour, « un amour susceptible [...] de tout exiger de lui » (49). Ultimement, la solitude d'Antoine peut être vue comme un désir de dépassement de soi et également comme un désir d'entrer en contact avec son intérriorité. L'idée qu'il se fait du fameux livre qu'il veut écrire témoigne similairement de tels désirs. C'est en cela que l'écriture du livre d'Antoine et son aspiration à la solitude se rejoignent, dans leur conception idéaliste.

## L'écriture comme lieu du conflit

Si la « disponibilité totale » dans laquelle Antoine se retrouve permet la mise en scène du conflit entre la solitude et son désir pour Huguette, l'écriture peut certainement être considérée comme le lieu où ce conflit se joue le plus clairement. Réjean Beaudoin, qui parle du « métier d'écrire<sup>7</sup> » d'Antoine et Robert Major, qui parle plutôt d'un « métier de vivre<sup>8</sup> », ont tous deux raison. Il nous apparaît toutefois qu'Antoine ne peut pas séparer ces deux « métiers » dans son existence et qu'il ressent autant le besoin d'écrire que celui de vivre. Plus encore, Antoine doit vivre pour écrire et doit écrire pour vivre. Son écriture se nourrit constamment des éléments de sa vie, et la qualité de cette dernière semble grandement dépendre de sa capacité à écrire ce qu'il vit. Ainsi, Antoine parviendra à écrire avec régularité seulement au moment où il acceptera de s'abandonner à son désir amoureux et du fait même, de s'abandonner à la vie. Si Antoine renoue avec une quelconque vérité dans *L'hiver au cœur*, ce n'est pas tant avec une vérité identitaire profonde qu'avec une vérité affective, c'est-à-dire par rapport à ce qu'il ressent. Ce sera également le moment de l'abandon de ses aspirations romantiques. Pour Antoine, le vieux projet d'écrire un livre est intimement lié à sa conception de la solitude et répond, un peu comme son « entreprise de sauvetage spirituel », à un profond désir de plénitude. L'écriture d'Antoine joue également un rôle dans le conflit qu'il vit, non pas comme cause ou comme force polarisatrice, mais plutôt en tant qu'effet. Aussi longtemps qu'Antoine restera déchiré entre son désir pour Huguette et son désir de solitude, il ne

---

<sup>7</sup> R. BEAUDOIN. « Le métier d'écrire », *Liberté*, no. 172, août 1987, p.110-114.

<sup>8</sup> R. MAJOR. « André Major ou le métier de vivre », *Le roman contemporain au Québec (1960-1985)*, Ottawa, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome VIII, 1992, p 331-348.

parviendra pas à écrire. Mais l'effet n'est pas unique. Son désir pour Huguette et son besoin de solitude se manifestent aussi dans la fiction même qu'Antoine veut mettre au jour. Ainsi, son écriture devient le lieu du conflit qui l'habite.

Antoine a travaillé dans le milieu de l'édition et trouvera éventuellement un boulot de correcteur-réviseur pour un journal. Il a écrit quelques livres (29); il ne part jamais bien longtemps sans son *Litttré* (14); il lit Flaubert (36), Tchekov (47), Wiechert (57) et Boulgakov (60). Son amitié pour son vieil ami Hubert n'est « faite que de lectures communes, de passions livresques » (61). Enfin, on peut dire qu'Antoine vit dans les mots. Il n'écrit pas toujours dans le but de publier; parfois il écrit simplement ce qu'il perçoit et ce qu'il ressent, comme dans un journal. Et il traîne toujours cette idée d'écrire un grand livre. Il a « déjà eu l'ambition de tout dire dans une œuvre qui le dépasserait » (33), mais paradoxalement, il ne parvient même pas à écrire une simple lettre à Nicole. Bien que, dans cette citation, le passé du verbe indique que cette ambition ne serait plus, Antoine aspire encore à « ce grand livre qu'il se [croit] tenu d'écrire » (49). Mais avant d'examiner ce rapport idéaliste avec ce « grand livre », il convient d'analyser quelles sont les circonstances dans lesquels Antoine écrit.

La première mention de l'écriture dans *L'hiver au cœur* survient au premier chapitre, immédiatement après qu'a surgi le souvenir du baiser refusé à Huguette:

Il avançait maintenant dans une sorte de brouillard où se noyaient les gens, la rue, les odeurs, tout ce qui, l'instant d'avant, s'imposait à ses sens. Et il éprouva très fortement l'envie de s'isoler pour écrire, mais sans arrière-pensée professionnelle, simplement pour ne pas laisser filer les choses comme il l'avait fait depuis un bon bout de temps, stérilisé par l'espèce d'indifférence qui l'avait peu à peu submergé entre les murs de son bureau de la rue Saint-Denis de telle sorte que sa vie avait fini par se résumer aux tâches quotidiennes, urgences commodes qui l'avaient détourné des siennes propres. (23-24)

L'écriture d'Antoine est ici un moyen de saisir l'instant qui passe, de résister au temps qui coule, de « ne pas laisser filer les choses », contrairement à ce qu'il faisait lorsqu'il travaillait à la maison d'édition et qu'il partageait sa vie avec Nicole. L'écriture se manifeste comme un besoin, « une envie » et c'est ici une des rares fois où un désir s'exprime si nettement, « très fortement ». L'intériorité d'Antoine est remuée, secouée. Cette scène tranche avec sa vie antérieure stérile et caractérisée par l'indifférence. Elle le trouble et le pousse à écrire, comme pour préserver ce rare fragment d'intensité affective. Antoine échoue par contre à rendre compte de ce qu'il a ressenti. Si l'envie d'écrire peut être associée à une expérience réelle qui « s'impos[e] à ses sens », donc à son corps, l'impossibilité de reproduire cette réalité dans l'écriture renvoie elle aussi au corps: « Des sueurs froides lui coulaient des aisselles et il y renonça, se déshabilla pour faire une sieste pendant que la maison était encore calme. » (24) La forte réaction physique d'Antoine, causée par l'échec de l'écriture, accentue la notion de « besoin » d'écrire, comme si écrire était pour lui un besoin primaire, tel que se nourrir ou dormir, et que sa non-satisfaction entraînerait des conséquences physiques. Cette première tentative d'écrire, dans le récit, est non seulement associée aux sens, mais également à Huguette, puisque « ce mélange de trouble et de honte » (24) qu'il ressent survient après ce souvenir d'elle et lui. Ces émotions se présentent à lui « avec une étonnante précision » (24) et détonnent, elles aussi, avec son rapport au réel, jusque-là passif. Si le lecteur peut penser qu'Antoine est totalement passif au début du récit, il entrevoit ici une intériorité vivante qui ressurgit « tout à coup » (23) et qu'Antoine cherche à extérioriser par l'écriture.

Bien qu'au premier chapitre l'écriture d'Antoine soit laborieuse, on sait qu'il est capable d'écrire, puisqu'il a déjà publié des livres. Cependant, son rapport à l'écriture ne

pourrait être qualifié de facile, encore moins de réconfortant. « La sécheresse graphique » (24) des mots, vidés de leur substance, il la connaît trop bien. Même auparavant, lorsqu'il parvenait à écrire, le résultat lui laissait souvent une amère sensation d'échec :

[...] la machine dont le ronron lui rappela aussitôt les abrutissantes soirées passées à vivre hors de lui, dans la peau de personnages qui lui pompaient le sang et disparaissaient, sans rien lui laisser d'autre qu'une immense lassitude. Et puis, chaque fois, ce sentiment frustrant d'avoir encore été l'interprète maladroit de ce qu'il portait en lui. (63)

Remarquons, encore une fois, la dimension organique de l'écriture d'Antoine, qui « l'abrutit » et qui lui « pompe le sang » à cause des personnages qu'ils créent. Cette métaphore vampirique est pour le moins intéressante, puisqu'on entend plus communément l'idée selon laquelle c'est l'écrivain qui « vampirise » la vie de ceux qu'ils côtoient en utilisant certains fragments de leurs vies. Ici, l'écrivain se vampirise lui-même; le « sang » qu'il pompe ou la réalité qu'il tente de représenter est la sienne. Dans cette optique, il n'est pas surprenant qu'il se sente vidé et las après ses « abrutissantes » séances d'écriture. L'échec de sa propre représentation serait doublement frustrant, puisqu'il serait non seulement un échec esthétique de représentation pour l'écrivain, mais aussi un échec à se représenter lui-même et par conséquent, le constat d'une identité trouble. Pour Antoine, le désir d'écrire un « grand livre » va au-delà du désir de mimésis. Alors qu'il a « déjà eu l'ambition de tout dire dans une œuvre qui le dépasserait » (33), le « grand livre qu'il se croit tenu d'écrire » (49) témoigne certainement d'un profond désir de dépassement. Et cette visée s'incarne principalement à travers la création d'un personnage de fiction.

On fait allusion au contenu du fameux livre qu'Antoine souhaite écrire seulement à deux reprises dans le récit, soit lorsqu'il est au cœur de sa solitude, au domaine familial

dans le nord, et une autre fois alors qu'il est de retour en ville et qu'il a trouvé logis sur la rue Laval. Dans les deux cas, la notion de personnage y est centrale, voire obsédante :

Il feuilletait le manuscrit, le relisant très vite, sans s'attarder, toujours attiré par ce personnage ancien qui l'habitait comme un remords, comme une envie, comme un espoir aussi d'il n'aurait su dire quoi. C'était un homme encore jeune qui arrivait, un soir d'octobre, dans un village éloigné, là où commence le désert nordique, où ne poussent que des mousses sèches et des conifères rabougris. Le paysage, il le montrait tel qu'il se l'imaginait, sans vérifier dans aucun manuel de géographie. Ce qu'il avait essayé surtout de décrire, c'était un personnage à la recherche d'on ne savait trop quoi, le point de vue narratif se limitant à le décrire de l'extérieur, comme vu par une caméra. Il en était à la énième version de ce récit qu'il reprenait obstinément, chaque fois au bord de la nausée, chaque fois terrifié par l'apparente impossibilité de son achèvement, y renonçant sans jamais en être quitte. (63)

Bien qu'il soit « attiré » par le personnage qu'il souhaite mettre en scène, la relation d'Antoine face à celui-ci va au-delà de la simple attirance. On constate d'emblée qu'il y accorde une importance supérieure par rapport au reste de son récit, relisant son manuscrit rapidement, « sans s'attarder », comme pour en arriver plus vite à ce « personnage ancien ». C'est d'ailleurs ce dernier qu'il essaie « surtout » de décrire. La description du paysage est pour sa part un peu négligée; le souci de représentation réaliste y est moindre et il est précisé qu'Antoine ne vérifie aucun détail paysager dans les manuels de géographie. On remarque également la dimension obsédante que prend la construction de ce personnage à travers l'acharnement descriptif qu'Antoine manifeste. La dernière phrase de l'extrait est à cet égard très significative. Chacune de ses propositions met en relief le caractère répétitif des tentatives d'écriture d'Antoine. Les mots « chaque fois » y sont même répétés, amplifiant le fait qu'il en est déjà à la « énième version » de ce récit pour lequel il accorde une véritable obstination. Notons aussi que l'aspect maladif de cette obsession se répercute à nouveau sur le corps d'Antoine, qui frôle la « nausée » à chaque version, soulignant encore là la grande importance de son besoin d'écrire. Enfin, au-delà de l'obsession d'Antoine pour son personnage, c'est surtout la ressemblance entre les deux qui frappe le plus le lecteur. Il est remarquable à quel point Antoine et son

personnage se ressemblent, particulièrement dans leur indétermination. « Un personnage à la recherche d'on ne savait trop quoi » : voilà qui ressemble étrangement au héros du récit que nous avons entre les mains. Mais Antoine tente de le décrire de l'extérieur, sans jamais entrer dans son intériorité, alors que le lecteur de *L'hiver au cœur* peut, pour sa part, lire les pensées d'Antoine, comme si le narrateur omniscient de *L'hiver au cœur* réussissait là où Antoine échouait, c'est-à-dire à représenter ce qu'Antoine tente désespérément de mettre sur papier. C'est aussi ce que Jean-François Chassay remarque :

Ce que le narrateur omniscient propose à la lecture, Antoine, enfermé dans sa solitude, ne parvient pas à l'énoncer pour lui-même. Faire le tri des sensations qui l'animent dans la ville est un acte qu'il ne parvient pas à entreprendre.<sup>9</sup>

Au-delà de cet effet de mise en abîme, la ressemblance entre le héros et son personnage indique qu'il existe un lien très net entre ce qu'Antoine vit et ce qu'il veut écrire. On peut y voir, comme nous l'avons mentionné plus tôt, un désir de dépassement à travers l'écriture. Cette hypothèse irait de pair avec l'« ascèse » (37) à laquelle aspire Antoine. Le personnage que veut créer Antoine l'habite « comme un remords, comme une envie, comme un espoir aussi d'il n'aurait su dire quoi » (63). D'abord, la conjonction « comme » subordonnant ces énoncés indique la manière dont il est habité par ce personnage. Mais la répétition de la conjonction démontre également une incapacité à clairement identifier la manière dont Antoine est habité par son personnage ; cela crée un flou non seulement dans l'identification de ce dernier, mais aussi dans la relation entre les deux. L'approximation et l'indétermination de l'identité sont clairement des caractéristiques qu'Antoine et son personnage partagent. Il est également important de souligner que le personnage qu'Antoine veut créer incarne, bien que dans une mesure indéterminée, une « envie » et un « espoir ». Si le mot « remords » renvoie à un passé

---

<sup>9</sup> J.-F. CHASSAY, « Préface » dans *L'hiver au cœur*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992 (1987), p. 12.

qu'on regrette, les mots « envie » et « espoir », eux, pointent plutôt vers l'avenir, vers un possible qui reste à réaliser. C'est ainsi que l'hypothèse du dépassement de soi à travers l'écriture prend son sens. Si Antoine ignorait ce qu'il tentait d'atteindre à travers cet acharnement littéraire, malgré les années passées à écrire et à réécrire, il semble enfin sur la voie de constituer un semblant de réponse :

Cela [l'écriture du livre, la description du personnage] lui revenait au moment de s'endormir ou en marchant ou quand il croyait penser à autre chose; c'était seulement maintenant qu'il y voyait le rêve d'une fuite, le désir d'une métamorphose. (63)

Cette révélation, bien que ténue, Antoine la vit dans le présent. Contrairement à la majorité des énoncés de *L'hiver au cœur*, cette affirmation n'est pas modalisée par le doute. Le narrateur l'énonce comme une certitude. Antoine prend conscience que son écriture, du moins l'écriture de ce livre qu'il traîne depuis longtemps, est pour lui une tentative de dépassement, une sorte de fuite du moment présent et de ce qu'il est. Bien que ce désir apparaisse au cinquième chapitre, une fois qu'Antoine est revenu en ville, cela germait déjà en lui, alors qu'il était dans le nord et qu'il combattait une pénible solitude:

Mais d'autres rêves le sollicitaient – ce grand livre qu'il se croyait tenu d'écrire et dont il n'avait donné jusqu'à maintenant que de maladroites versions. Le livre d'un homme insatisfait de lui comme du reste, et obsédé par un inaltérable désir de plénitude. Mais cet homme-là n'acceptait pas d'en payer le prix parce que trop de choses lui échappaient encore, trop de désirs irréalisés lui faisaient considérer la solitude comme un désert. (49)

Cet « homme-là » pourrait être le personnage du livre d'Antoine, mais il pourrait également s'agir d'Antoine lui-même. Ce dernier est sans contredit porteur d'un « inaltérable désir de plénitude » et nous savons qu'il vit un conflit entre le désir et la solitude. La formulation « le livre d'un homme » peut porter à confusion et cette narration ambiguë prouve son efficacité. On peut y lire : le livre d'un (« homme ») personnage *ou* le livre d'un (« homme ») écrivain, de l'écrivain du manuscrit, donc d'Antoine. Ici, la

fiction et la métafiction se mêlent et les récits se chevauchent. Ce qui suit immédiatement ce passage, au sein du même paragraphe, a pour effet de « coudre » les deux plans de fiction dans le tissu du récit de *L'hiver au cœur* :

Et il revint sur ses pas, vers la pinède, moins curieux du passé dont il n'espérait rien, pas même une meilleure connaissance de soi et des siens, que de ces rêves dont le quotidien lui avait fait perdre le goût et avec lesquels, grâce à Huguette, il voulait maintenant renouer. C'était cela qui lui sautait aux yeux tout à coup : l'intense lumière d'un amour susceptible de tout justifier, de tout lui apporter et de tout exiger de lui. (49)

La conjonction de coordination « Et », employé ici en début de phrase, donne une valeur emphatique à l'énoncé et fait suite aux considérations précédentes sur le livre et sur « l'homme ». Celles-ci ont une influence sur Antoine. En effet, le fait qu'il revienne ensuite « moins curieux du passé » implique un changement par rapport à sa disposition précédente. C'est précisément à partir de ce moment qu'Antoine ne combattra plus son désir pour Huguette et qu'il l'acceptera. Cette révélation arrive « tout à coup », bien qu'elle fasse suite à maintes réflexions. Retenons surtout qu'elle survient au moment où la fiction se brouille, entre le récit de *L'hiver au cœur* et celui du livre d'Antoine. La fiction est ici le lieu où le conflit se définit et du même coup, se dissipe; où Antoine, en quelque sorte, renonce à son idéal romantique d'homme solitaire et cède devant la vie, devant ce qu'il ressent pour Huguette. La dernière phrase de cet extrait tranche énormément avec l'incertitude dans laquelle errait Antoine jusque-là; cette vérité lui « saute aux yeux » et elle a l'effet d'une « intense lumière » qui serait en mesure d'éclairer son futur. Après cet instant lumineux, Antoine décide de revenir en ville.

## La tension apaisée

Aussi longtemps qu'Antoine opposera, à son désir pour Huguette, l'idéal romantique d'une solitude à l'écart du monde, il aura de la difficulté à écrire. Mais du moment où il cédera à son désir, ses tentatives d'écriture seront fécondes. L'écriture et la vie sont ici nécessaires l'une à l'autre. Elles se questionnent et se répondent dans une dynamique qui a son existence propre et qui ne peut se formuler en une question du genre : vivre *ou* écrire? Pour Antoine, il s'agit de vivre *et* écrire, de vivre pour pouvoir écrire et d'écrire pour pouvoir vivre. En cela, comme la critique l'a souvent souligné, André Major pose une réflexion sur l'écriture.

Rappelons qu'à la fin du cinquième chapitre Antoine se trouve un boulot en ville, en tant que correcteur pour un journal. Son court séjour de quatre jours dans le nord a été le moment pour lui d'avouer, à lui-même comme à Huguette, l'amour qu'il ressent. C'est aussi dans le nord qu'il admet que « l'homme », que ce dernier soit Antoine ou son personnage, n'accepte pas « de payer le prix » (49) de la solitude parce qu'il a « trop de désirs irréalisés » (49). Le lendemain de son retour en ville, il prend conscience que son obsession pour son personnage révèle en fait « le rêve d'une fuite, le désir d'une métamorphose » (63).

Le sixième chapitre de *L'hiver au cœur* débute avec un changement du temps de la narration :

Des heures, des jours ont passé, aussi lents, aussi apaisants que la grisaille qui englue la ville. Arrivé au journal un peu avant deux heures, Antoine commence par la corvée des pages sportives,

à coup de clichés et de fautes peu communes, puis il passe aux diverses rubriques dont il se contente généralement de rectifier la tenue grammaticale. (67)

Le récit n'est plus raconté au passé simple et à l'imparfait, mais plutôt au présent et au passé composé. On constate également que la durée représentée s'accélère et qu'on nous raconte, des pages 67 à 69, une routine dans laquelle Antoine est momentanément engagé. Dans cet extrait, le présent est donc employé pour désigner un fait habituel. Comme si le temps qui caractérisait la « disponibilité » d'Antoine s'était refermé et que son existence redevenait terne et encroûtée dans l'habitude. Le récit entre, pour un court moment, dans un autre temps. La durée représentée s'écoule; le narrateur décrit plusieurs journées en quelques lignes. Par contre, le sentiment de la durée, pour Antoine, s'étire et s'allonge. On nous dit que ces jours sont « lents, aussi apaisants que la grisaille qui englue la ville ». Mais cette entorse narrative n'est pas seulement un moyen pour désigner l'aspect itératif de ce moment dans la vie d'Antoine. On remarque que la tension, jusque-là constante dans le récit, a disparu. Les jours sont même « apaisants ». Le temps n'est plus pénible pour Antoine; il ne ressent plus la violence du conflit qui l'habitait. Et cet équilibre coïncide avec une écriture féconde :

Il n'a pas eu le temps de se rendre chez Huguette, ni d'en souffrir trop. Grâce au boulot, il le sait très bien. Mais, sitôt réveillé, il profite des quelques heures qu'il a devant lui pour poursuivre ce récit qui continue de couler de lui comme une plaie. (68)

Nous savions déjà que le travail pouvait le distraire de ses soucis, comme lorsqu'il avait remplacé le cuisinier grec du restaurant Chez Huguette et que ce « travail l'avait détourné de lui-même et vidé enfin de toute angoisse » (41). Ici, le travail est toutefois celui de l'écrivain. Poursuivant la métaphorisation du lien entre l'écriture et le corps, le récit « coule de lui comme une plaie », indiquant la présence d'une blessure. N'avait-il pas écrit plus tôt « que rien ne durait sauf les plaies secrètes qui vous guident ou vous

égarent » (36)? Si sa « plaie secrète » a pu l'égarer auparavant, on peut plutôt croire qu'ici, elle le guide. La soudaine abondance dans son écriture coïncide avec la disparition de la tension créée par les désirs contradictoires d'Antoine. Le renoncement à l'idéal d'une solitude romantique au profit d'un désir ressenti et accepté permet cette effervescence créatrice. Cette « plaie » (68) d'où son récit coule, c'est au fond ce trou béant que laisse le départ de son personnage idéalisé. Paradoxalement, il aura tout de même eu besoin de solitude pour en arriver là. Mais cette solitude n'a rien à voir avec celle à laquelle il aspirait : « Il aurait aimé être un de ces veilleurs solitaires attentifs à tout, mais indifférents à leur propre existence. Il se savait loin de pareil détachement. » (57) Antoine a certainement pris conscience de ses limites. Il n'aura combattu son envie d'aller retrouver Huguette que pour un bref moment, malgré les « absurdes conseils de renoncement » (48) de Vendredi. Mais la vie a fini par avoir raison de son idéal. Toujours dans l'idée qu'il accepte son désir, il n'est pas surprenant de voir qu'Antoine permet enfin à Huguette d'entrer dans son récit, alors qu'auparavant, il lui interdisait l'entrée de sa fiction, là « où il se croyait maître » (64). Elle fait désormais partie de son histoire: « Ce qu'il ne sait pas d'Huguette, il croit le découvrir en regardant vivre son sosie, ce double que son dépit a fait apparaître. » (68) Mais malgré l'atteinte d'un certain équilibre, qui coïncide avec le retour d'une écriture productive, un malaise semble subsister:

Quand il s'arrête d'écrire, il a l'impression d'appartenir non plus à l'espèce courante, mais à l'espèce dévoyée de ceux qui se donnent corps et âme à des chimères plus réelles qu'eux-mêmes. Et il va promener Vendredi en continuant d'imaginer ce qui attend ces personnages qui vivent à même sa vie invécue. (68)

Cette « liberté » qu'il détenait au début du récit et qui lui permettait de croire que tout pouvait lui arriver semble disparue. Comme si le possible s'était refermé pour s'ouvrir ailleurs, dans la fiction qu'Antoine crée désormais. La liberté et sa vie, il les donne à ses

personnages (sa vie à lui est alors « invécue »), qui lui ont d'ailleurs toujours « pomp[é] le sang [avant de] disparaître » (63). En fait, tout ce que vit Antoine le ramène, d'une manière ou d'une autre, à l'écriture. Mais cela ne saurait surprendre le lecteur, qui savait déjà qu'Antoine vivait dans les mots.

Bien que la vie d'Antoine soit qualifiée d'« invécue », le récit ne s'arrête pas pour autant. La visite de son fils Sacha met un terme à l'entorse narrative du sixième chapitre. Le récit reprend alors le rythme qu'il avait maintenu jusque-là, avec une narration au passé simple et à l'imparfait. Dans la scène finale, Huguette avoue à Antoine qu'elle étouffe quand il n'est pas là. Elle lui révèle aussi le mystère qui entoure Philippe (l'homme à la Porsche), de qui elle attendait un enfant, mais qu'elle avait finalement refusé de mettre au monde. Enfin, Antoine et Huguette s'endorment ensemble; le récit se termine donc avec Antoine au seuil d'une nouvelle relation amoureuse. Et sa « métamorphose »? On ne peut affirmer qu'Antoine soit devenu un autre homme. La parenthèse qui constitue le temps du récit a été le moment pour lui de découvrir certaines de ses contradictions. Son « ascèse »? Il préfère la présence d'Huguette à la solitude : « Cela vaut tout de même mieux que de demeurer cloîtré chez lui, à mariner dans le dépit » (73). Si Antoine s'est « métamorphosé », il ne s'agit pas d'un changement identitaire profond. Sa vie n'est pas chamboulée du tout au tout. Il a quitté un travail dans l'édition et il travaille maintenant pour un journal en tant que correcteur. Il a quitté Nicole et il est maintenant avec Huguette. En se rendant chez cette dernière, au dernier chapitre, on comprend qu'il accepte désormais de jouer le rôle de « confident exemplaire et d'amant détaché » (73), rôle « qu'il ne se résignait pas encore à jouer » (56) quelques jours auparavant, alors qu'il n'avait pas encore renoncé à ses vagues aspirations de

solitaire romantique. Il a même coupé sa barbe, qu'il gardait depuis le matin de sa démission de la maison d'édition, au début du récit. Antoine met de côté son idéal romantique parce qu'il veut aimer, parce qu'il *admet* aimer Huguette et parce qu'il veut vivre dans le réel, et non pas dans cette chimère d'écrivain qu'il traîne depuis longtemps avec lui, ce vieux rêve romantique de solitude complète, ce fameux « désert » (49). Antoine semble atteindre un équilibre; il quitte son errance et s'active. Le « métier d'écrire » et le « métier de vivre », comme le soulignent respectivement Réjean Beaudoin et Robert Major, font certainement référence à une occupation, à un travail. Antoine se dégage de l'idée d'un mode de vie romantique pour accéder à un mode de vie plus prosaïque. Rien ici ne déboussole le lecteur : ce dernier savait qu'Antoine était un écrivain. Ainsi, on peut affirmer que le récit met en scène un individu « saisi dans sa difficulté d'habiter le monde<sup>10</sup> », comme dirait Pavel, et qu'au terme du récit, Antoine parvient à « habiter » ce monde. Il a fait la paix avec ses désirs contradictoires et accepte de « jouer un rôle » dans le monde. Il parvient même à « habiter » sa fiction à nouveau en se remettant à l'écriture. La métamorphose d'Antoine est donc de l'ordre de l'acceptation de soi et de ses sentiments plutôt que du changement identitaire profond. Et à vrai dire, un changement brusque dans l'essence identitaire d'Antoine aurait sans doute surpris le lecteur, qui connaît toutes les nuances et incertitudes qui caractérisent ce personnage, car rappelons-le, Antoine ne reste jamais dans le catégorique; il peut y passer, mais il ne s'y installe jamais.

---

<sup>10</sup> T. PAVEL, *La pensée du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf Essais », 2003, p. 49.

## La parenthèse se referme

Avachi par une existence morne et insipide, Antoine décide de quitter son emploi et Nicole, avec qui il a vécu depuis six ans. Cette décision, qu'il prend avec un profond détachement, ouvre son existence à un infini de possibles, lui donnant une disponibilité dont il ne sait pas trop quoi faire. Espérant vaguement une métamorphose identitaire, il piétine dans l'errance. Rapidement toutefois, la rencontre d'Huguette, une amie d'enfance, lui chavire le cœur et dévoile les contradictions qui dorment en lui. Un conflit naît de l'opposition de son idéal de solitude et de son désir pour une femme. Mais ne pouvant que céder à la réalité de son amour pour Huguette, qui l'envoûte littéralement, Antoine finit par renoncer à ce personnage auquel il aspirait avec complaisance, ce solitaire romantique détaché du monde comme de lui-même. Paradoxalement, ses tentatives d'écriture, dont les échecs répétés se faisaient sentir jusqu'à travers son corps, aboutissent enfin, peu après qu'il prenne conscience de ses limites et qu'il accepte l'intense réalité de son désir pour Huguette.

Ce qu'a vécu Antoine a été présenté dans une durée parenthétique, dans un temps qui ne représente qu'une parcelle de sa vie totale. De ce fait, ce temps est situé entre deux temps, entre deux relations de couple et entre deux boulot. Et tout au long de cette parenthèse, se développe, dans la pensée du héros, un questionnement sur la solitude et sur l'amour. La courte durée du récit permet une exposition plus « concentrée » du conflit d'Antoine, de son déchirement entre un vieil idéal romantique et un désir amoureux. Mais on ne peut toutefois passer sous silence que *L'hiver au cœur* n'est pas une nouvelle, mais

une *novella*, à mi-chemin entre la nouvelle et le roman. Bien que l'écriture du récit puisse être qualifiée de réaliste, comme le reste de la prose d'André Major, la narration est loin d'être uniquement descriptive. Le narrateur est fortement présent et il se manifeste surtout à travers les nuances qu'il émet sur la majorité des énoncés. On le remarque aussi par l'omniscience qu'il exerce sur Antoine, dont la portée est parfois telle qu'elle rend les frontières entre le narrateur et le héros ambiguës. L'indétermination et l'incertitude d'Antoine se manifestent dans la narration du récit et contribuent sans doute à allonger la nouvelle en *novella*. La narration rend également compte de la passivité d'Antoine. Comment être actif, énergique et frondeur lorsqu'on est indécis? Comment savoir où aller lorsqu'on doute de tout? À quel moment trancher et foncer dans la vie? En nous montrant littéralement à quel point Antoine est indécis, en nous faisant part de ses doutes, de ses questionnements et de ses réserves, le narrateur nous décrit un être passif sans jamais mentionner ce qualificatif. La pensée d'Antoine est constamment en mouvement, le doute et l'indécision étant des états d'âmes forcément actifs, mais son corps est plutôt errant, ses actions sont discrètes et sa motivation s'en voit souvent avachie. Mais devant la réalité brut du désir, les considérations ontologiques et abstraites de la pensée doivent admettre la victoire de la vie. Vient un moment où Antoine ne peut plus douter de ce qu'il désire; son corps même s'éprend d'Huguette et le dirige vers elle. En cela, Antoine effectue un véritable « retour à la communauté », pour reprendre l'idée de Gould sur la solitude; il se questionne, se recueille dans la solitude, mais il finit par atteindre sa « limite » et admet enfin son désir.

« Mais raconte-t-on ce qu'on accepte de vivre ou plutôt ce qu'on renonce à vivre? » (63) Cette question, soulevée un peu avant le sixième chapitre, résume bien le

problème vécu par Antoine dans son travail d'écriture et dans sa vie. Mais comme c'est souvent le cas avec lui, on ne peut trancher les choses aussi nettement. Il a renoncé tout comme il a accepté. Il délaisse un idéal, celui d'une solitude romantique, et accepte une réalité, celle du désir. La question a le mérite de brouiller à nouveau les plans de fiction. Si on peut croire que c'est Antoine qui se pose cette question, on peut tout aussi bien l'entendre comme provenant directement du narrateur, qui, rappelons-le, parvient à écrire ce qu'Antoine s'acharne désespérément à représenter. *L'hiver au cœur*, récit d'une courte parenthèse dans la vie d'Antoine, met non seulement en scène la difficulté d'un personnage à vivre un conflit entre ses désirs contradictoires, mais également la difficulté à se représenter ce conflit à travers l'écriture. L'expérience de l'écriture, ne serait-ce qu'à travers *l'idée* d'écrire un grand livre, aura permis une certaine représentation des désirs d'Antoine, et conséquemment, la découverte du conflit qui l'habite. Mais au bout du compte, et malgré son vague désir de métamorphose, il n'aura pas « rejeter sa peau » (9) et aura suivi le conseil mis en exergue de *L'hiver au cœur*.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Corpus primaire

MAJOR, André. *L'hiver au cœur*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Novella », 1987, 77 pages.

MAJOR, André. *L'hiver au cœur*, préface de Jean-François Chassay, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992, 93 pages.

### 2. Corpus secondaire

BEAUDOIN, Réjean. « Le métier d'écrire », *Liberté*, no. 172, août 1987, p.110-114.

ÉTHIER-BLAIS, Jean. « La vie est bien faite, dit Vendredi, et juste en somme! », *Le Devoir*, Montréal, 4 avril 1987.

HÉBERT, Pierre. « Mourir. En attendant, dire « Bof »... », *Voix et images*, vol. XIII, no. 2, hiver 1988, p. 339-343.

LAWRENCE, Scott. "Competence is not enough", *The Gazette*, 10 février 1990.

LOYER, Ghislaine. *La nouvelle chez André Major*, Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1993, 106 pages.

MAJOR, Robert. « André Major ou le métier de vivre », *Le roman contemporain au Québec (1960-1985)*, Ottawa, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome VIII, 1992, p 331-348.

MARCOTTE, Gilles. « Dans la parenté de Patricia Highsmith », *Actualité*, vol. XII, no. 7, juillet 1987, p.99.

MARTEL, Réginald. « André Major : 25 ans d'écriture », *La Presse*, Montréal, 4 avril 1987.

MARTEL, Réginald. « XYZ lance Novella », *La Presse*, Montréal, 28 mars 1987.

### 3. Études théoriques

BAKHTINE, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*, traduction de Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978, 488 pages.

BIRON, Michel. « L'effacement du personnage contemporain », *Études françaises*, vol. 41, no. 1, 2005, p.27-41.

BOUCHER, Jean-Pierre. *Le recueil de nouvelles, études sur un genre littéraire dit mineur*, Montréal, Fides, 1992, 217 pages.

BRULOTTE, Gaétan. « Formes de la nouvelle québécoise contemporaine », *L'âge de la prose. Romans et récits québécois des années 80*, Lise Gauvin et Franca Marcato-Falzoni (dir.), Montréal/Rome, VLB éditeur/Balzoni editore, 1992, p. 67-84.

CHARDIN, Philippe. *Le roman de la conscience malheureuse*, Genève, Librairie Droz S.A., 1982, 339 pages.

DAUNAIS, Isabelle. « Le personnage et ses qualités », *Études françaises*, vol. 41, no. 1, 2005, p. 5-25.

DAUNAIS, Isabelle. *Frontière du roman. Le personnage réaliste et ses fictions*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal et Presses de l'Université de Vincennes, 2002, 241 pages.

GIRARD, René. *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961, 312 pages.

GODENNE, René. *La nouvelle française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974, « Collection SUP littératures modernes », 176 pages.

JOUVE, Vincent. *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1992, 271 pages.

KUNDERA, Milan. *L'art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986, 198 pages.

LEROUX, Georges. « La nécessité d'être seul. À propos de la Trilogie de la solitude de Glenn Gould » dans *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Montréal, Fides, 1995, p.197-210.

LORD, Michel et André Carpentier (dir.), *La nouvelle québécoise au XXe siècle. De la tradition à l'innovation*, Québec, Nuit Blanche éditeur, coll. « Les cahiers du centre de la recherche en littérature québécoise », no. 19, 1997, 162 pages.

LUKACS, Georges. *La théorie du roman*, traduction de Jean Clairevoye, Paris, Gonthier, coll. « Méditations », 1963, 196 pages.

PAVEL, Thomas. *La pensée du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Nrf Essais », 2003, 436 pages.

PROGUIDIS, Lakis. *La conquête du roman. De Papadiamantis à Boccace*, Paris, Les Belles Lettres, 1997, 369 pages.

VIEGNES, Michel. *L'esthétique de la nouvelle française au vingtième siècle*, New York, Peter Lang, coll. « American University Studies, Series II, Romance Language and Literature vol. 104 », 1989, 211 pages.